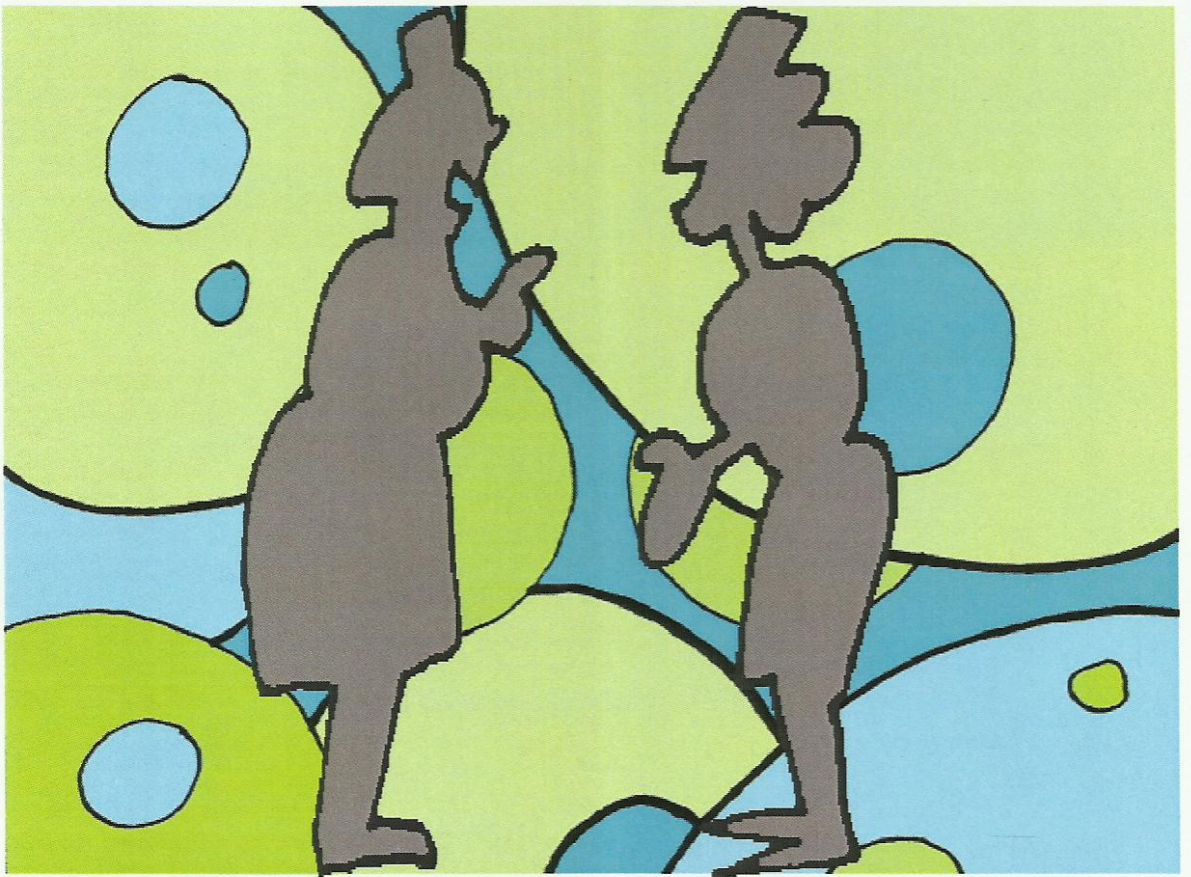


Marie Pererou

LES RUMEURS

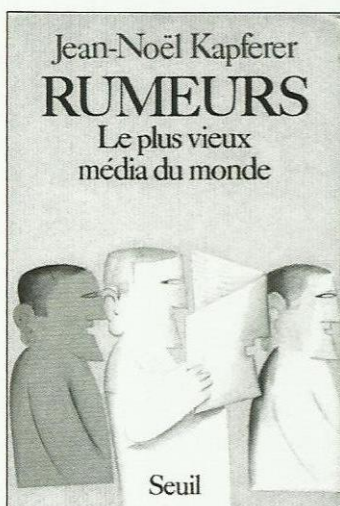


**COMPRENDRE LEURS MÉCANISMES
POUR ADOPTER UNE BONNE STRATÉGIE
DE LUTTE CONTRE LE MENSONGE**

La stratégie adoptée par Vincent Reynouard en France et par le tandem Sylvia Stolz-Horst Mähler en Allemagne en choque plus d'un. On les prend aisément pour des « tête brûlée », des fous, voire des agents provocateurs. L'objectif de cet article n'est pas de critiquer les méthodes choisies par les autres les révisionnistes depuis des lustres. Rappelons en effet que, depuis le début, les libres chercheurs agissent au milieu des pires difficultés. Très souvent, ils combattent non comme ils le voudraient, mais comme ils le peuvent, naviguant à vue parmi les éléments déchaînés... Par conséquent, gardons-nous de juger.

Mon objectif est uniquement de démontrer que seule le combat frontal, total et sans concession pourra éviter que, dans une ou deux générations, le révisionnisme soit uniquement présent que sous forme d'îlots épars, îlots perdus et secrets sur lesquels auront été pieusement conservés, à l'abri des regards, quelques documents sulfureux.

Je prends pour point de départ quelques réflexions constructives qui, à mon avis, n'ont pas été assez approfondies. Robert Faurisson a intitulé son texte publié le 29 décembre 1978 par le quotidien *Le Monde* : « "Le problème des chambres à gaz" ou "la rumeur d'Auschwitz" ». Qu'est-ce qu'une « rumeur » ? Comment naît-elle, comment se propage-t-elle et, surtout, comment peut-elle perdurer face aux démentis les plus clairs lancés par des chercheurs sérieux ? Telles sont les questions que je me suis posées afin d'essayer d'entrevoir l'avenir du révisionnisme. Un livre m'a apporté bien des réponses Il a pour titre :



Rumeurs. Le plus vieux média du monde (éd. de Seuil, 1987). Son auteur est Jean-Noël Kapferer. Professeur à l'école des Hautes Etudes Commerciales (HEC), connu pour ses recherches sur la communication, l'image et la publicité. Il est en outre le président de la Fondation pour l'étude des rumeurs. Ses enseignements sont très précieux.



Sur l'auteur.

Je suis titulaire d'un diplôme universitaire en Histoire, ma spécialité étant l'histoire des civilisations. Élevée dans un milieu neutre, j'ai découvert le révisionnisme et les révisionnistes un peu par hasard. Surprise par la façon dont ils étaient traités, je me suis intéressée à leurs arguments. J'ai rapidement compris pourquoi les historiens officiels refusaient de débattre avec eux.

Grâce au VHO, j'ai en outre compris les enjeux colossaux de la lutte pour la vérité sur l'histoire de la seconde guerre mondiale. Voulant y participer, j'ai écrit au VHO en proposant certains articles qui ont été acceptés.

Diffusion : VHO - BP 256 - B-1050 Bruxelles 5

Prix : 6 €

LES RUMEURS

COMPRENDRE LEURS MÉCANISMES POUR ADOPTER UNE BONNE STRATÉGIE RÉVISIONNISTE

par Marie Pererou

◆ JUSTIFICATION D'UNE STRATÉGIE

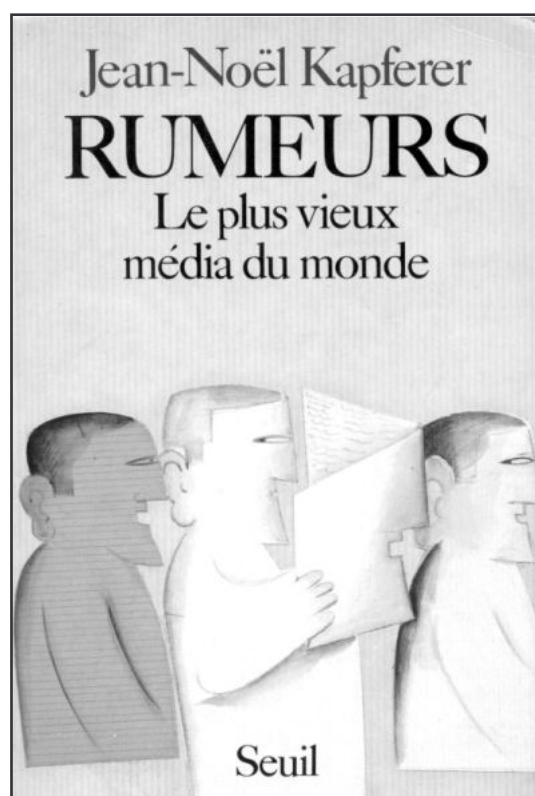
La stratégie adoptée par Vincent Reynouard en France et par le tandem Sylvia Stolz-Horst Mahler en Allemagne en choque plus d'un. On les prend aisément pour des « tête brûlée », des fous, voire des agents provocateurs. L'objectif de cet article n'est pas de critiquer les méthodes choisies par les autres les révisionnistes depuis des lustres. Rappelons en effet que, depuis le début, les libres chercheurs agissent au milieu des pires difficultés. Très souvent, ils combattent non comme ils le voudraient, mais comme ils le peuvent, naviguant à vue parmi les éléments déchaînés... Par conséquent, gardons-nous de juger.

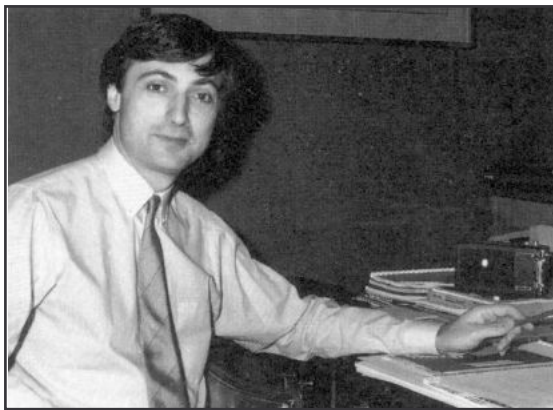
Mon objectif est uniquement de démontrer que seul le combat frontal, total et sans concession pourra éviter que, dans une ou deux générations, le révisionnisme soit uniquement présent que sous forme d'îlots épars, îlots perdus et secrets sur lesquels auront été pieusement conservés, à l'abri des regards, quelques documents sulfureux.

◆ LA QUESTION CENTRALE

Je prends pour point de départ quelques réflexions constructives qui, à mon avis, n'ont pas été assez approfondies. Robert Faurisson a inti-

tulé son texte publié le 29 décembre 1978 par le quotidien *Le Monde* : « "Le problème des chambres à gaz" ou "la rumeur d'Auschwitz" ». Qu'est-ce qu'une « rumeur » ? Comment naît-elle, comment se propage-t-elle et, surtout, comment peut-elle perdurer face aux démentis les plus clairs lancés par des chercheurs sérieux ? Telles sont les questions que je me suis posées afin d'essayer d'entrevoir l'avenir du révisionnisme. Un livre m'a apporté bien des réponses Il a pour titre : *Rumeurs. Le plus vieux média du monde* (éd. de Seuil, 1987).





Jean-Noël Kapferer en 1987

Son auteur est Jean-Noël Kapferer. Professeur à l'école des Hautes Etudes Commerciales (HEC), connu pour ses recherches sur la communication, l'image et la publicité. Il est en outre le président de la Fondation pour l'étude des rumeurs. Ses enseignements sont très précieux.

Dans un premier temps, j'écarterai toute discussion relative à la naissance et aux sources possibles des rumeurs sur l'« Holocauste ». Non seulement parce que les révisionnistes en ont déjà amplement parlé, mais aussi parce que, dans le cadre d'une réflexion sur la pertinence des stratégies révisionnistes, peu importe de savoir qui a lancé la « rumeur d'Auschwitz » et qui l'a exploitée à partir de 1945. Ces questions concernent un passé qui ne nous intéresse pas. Ce qui importe, c'est pourquoi, aujourd'hui, la rumeur perdure.

LES CAUSES SECONDAIRES

◆ UNE IMPLICATION AFFECTIVE

Jean-Noël Kapferer souligne que :

Maintes rumeurs circulent, non parce que ceux qui les transmettent les croient *mordicus*, mais parce qu'elles sont amusantes, objet de curiosité et de surprise. Celui qui les transmet est assuré de créer son effet sur le groupe d'amis à qui il annonce la nouvelle [p. 66].

Il va de soi que la « rumeur d'Auschwitz » n'entre pas dans cette caté-

gorie. Pour trois raisons :
a) L'immense majorité y croit *mordicus*,
b) Elle n'est pas amusante,
c) Vieille de plus de 60 ans, elle ne crée point la surprise quand on en parle.

Les causes de sa longévité sont donc ailleurs. La première réside dans le fait que, contrairement à certains bruits émotionnellement neutres, la « rumeur d'Auschwitz » implique *affectivement* le public. Jean-Noël Kapferer rappelle en effet que « l'implication du public dans le message », c'est-à-dire dans la rumeur « peut-être soit rationnelle, soit affective » (p. 163). Dans le premier cas, explique-t-il :

le contenu du message est jugé important, mais il n'y a pas d'identification entre le relais et le message. Cette importance découle de conséquences pratiques, fonctionnelle et non de la mise en cause des valeurs fondamentales du public. Il en va ainsi, par exemple, des rumeurs selon lesquelles « le Pape viendrait visiter la ville lors de son prochain voyage en France », ou des rumeurs financières : « Il se préparerait une offre publique d'achat (OPA) sur la société Pernod-Ricard » [p. 163].

Face à de telles rumeurs émotionnellement neutres, le public, peu ou pas impliqué, reste serein. Il sera donc prêt à écouter et à analyser les arguments de ceux qui, ayant vérifié, contesteront le bien-fondé de l'information.

Avec la « rumeur d'Auschwitz », en revanche, nous sommes dans un tout autre contexte ; il ne s'agit plus d'un voyage papal ou d'une opération financière, mais de « méchants » (les nazis) qui massacrent des « bons » (les juifs innocents). Dès lors, le public se sent émotionnellement concerné, et il se place *affectivement* du côté des victimes innocentes contre les bourreaux.



Ce fait est très important, car « lorsque le public se sent émotionnellement concerné par la rumeur, les contrôles rationnels se relâchent » (p. 163). Pourquoi ? Parce que vouloir vérifier, c'est suspendre son jugement ; ce n'est donc pas être d'emblée avec les « bons » ; pis, c'est être prêt à défendre les « méchants », donc à se mettre de leur côté... Voilà pourquoi aujourd'hui, de nombreuses personnes refusent d'écouter le discours révisionniste et de prendre en compte ses arguments rationnels évidents : ils sont à 100 % du côté des « bons » et veulent le rester.

◆ COHÉSION SOCIALE

Dans son ouvrage, d'ailleurs, Jean-Noël Kapferer souligne que la rumeur « est un véhicule efficace de cohésion sociale ». Il écrit :

C'est par la rumeur que le groupe nous communique ce qu'il faut penser, si nous tenons à continuer à y adhérer. La rumeur est un véhicule efficace de cohésion sociale : toutes les discussions qui s'instaurent expriment l'opinion du groupe auquel nous nous identifions. *Participer à la rumeur est aussi un acte de participation au groupe [...]*.



Comme le communiqué commun d'une conférence internationale, ce consensus [autour de la rumeur] engage chacun des participants au groupe. Ne pas s'aligner, c'est se mettre en retrait, s'isoler du groupe, c'est-à-dire choisir un autre groupe de référence [pp. 64-5].

Dans le cas qui nous intéresse, ne pas s'aligner en refusant de croire la « rumeur d'Auschwitz », c'est choisir le camp des « méchants », des « nazis »... D'où cette volonté de croire, même si les faits sont contraires.

◆ L'IGNORANCE GÉNÉRALE

Comme l'a écrit Jean-Noël Kapferer :

Plus la rumeur a un fondement émotionnel, moins la stratégie du réel reste opérante. La réalité suffit rarement à enflammer l'imagination du public : pourquoi alors espérer qu'elle l'éteigne ? [p. 287]

Cette fermeture au discours révisionniste pourrait certes être compensée si les gens étaient *d'eux-mêmes* frappés par certaines impossibilités matérielles contenues dans le discours exterminationniste. Jean-Noël Kapferer déclare avec raison :

Il faut qu'un détail heurte grossièrement notre esprit critique le plus élémentaire pour que nous examinions avec soin le contenu du discours [p. 86].

Très souvent, cependant, l'ignorance empêche la perception de ce détail. L'auteur évoque les rumeurs récurrentes selon lesquelles, en France, dans le Périgord, dans le Lot ou dans le Vaucluse, des groupes d'écologistes lâcheraient des vipères, par avion, pour repeupler la région en reptiles et aussi (suivant les versions) pour alimenter les rapaces ou détruire les rats et les mulots. Il écrit :

Les motifs invoqués sont sympathiques ou plausibles pour la majorité. Qui pense en effet qu'il serait plus rationnel pour nourrir les rapaces de leur fournir des couleuvres (plus longues que les vipères) ou de mobiliser les chouettes pour éliminer les rongeurs ? Enfin, personne ne compare le coût de la location d'un simple camion à celui d'une heure d'avion.

[...] La plupart des gens, n'ayant qu'une connaissance conceptuelle de la physiologie des vipères, n'imaginent pas que, comme tout animal jeté de haut, elles meurent en heurtant le sol. Ils imaginent probablement qu'elles rebondissent. Après tout, leur corps n'est-il pas souple et plein de ressort ?

A moins que, êtres légers (qui a pesé une vipère ?), elles ne tombent en réalité lentement ! [pp. 85-86]

Le parallèle s'établit immédiatement : dans l'affaire des prétendus des gazages homicides, la méconnaissance générale des problèmes liés à l'utilisation des gaz et l'absence de vérification sur le terrain font que rien ne vient « heurter grossièrement » l'esprit critique des personnes qui reçoivent l'information. Qu'est-ce qu'une « chambre à gaz » a priori ? C'est un local banal dans lequel on entasse des personnes avant d'introduire du gaz et que l'on aère ensuite pour retirer les corps. Dans leur immense majorité, les gens ne connaissent que le gaz utilisé dans la cuisine. C'est-à-dire un produit qui, en dehors des risques d'explosion, se révèle assez peu dangereux pour la santé : en cas de fuite ou d'erreur de manipulation, on peut pénétrer dans la pièce, respirer le gaz sans tomber foudroyé et l'extraire assez rapide-

ment, en ouvrant simplement la fenêtre. Les problèmes d'adhérence, de rémanence, de stagnation entre les corps et de persistance dans les orifices naturels sont complètement inconnus.

◆ MINIMISATION DES CONTRADICTIONS

De plus, s'ils effleurent l'esprit, on s'en débarrasse facilement en imaginant qu'un masque à gaz (dont on ne connaît rien du fonctionnement) permettra de surmonter les difficultés. Cette dernière remarque est à rapprocher d'une précision très importante apportée par Jean-Noël Kapferer lorsqu'il écrit :

La recherche en psychologie démontre que, une fois notre opinion faite sur une personne, notre perception des faits qui pourraient infirmer ou confirmer cette hypothèse se fait de façon biaisée. Nous sous-évaluons les faits qui infirment notre opinion initiale [p. 83].

La fameuse maquette des prétendues « chambres à gaz » des Kremas II et III exposée au Musée d'Auschwitz. Très peu de visiteurs y décèlent toutes les impossibilités chimiques qu'elle implique...



Ce qui est vrai pour une personne l'est également pour le prétendu « Holocauste ». Les gens étant persuadés que « c'est arrivé », les faits en désaccord avec la thèse officielle sont toujours minimisés : on les évacue en les qualifiant de détails sans importance, d'exceptions voire de « miracles »... Dernier exemple en date : celui du Mikhal, un juif né en 1932 et dont la famille vivait en Tchécoslovaquie. Après le passage du pays sous domination allemande, ses parents reçurent « *un courrier les enjoignant de se rendre au camp de concentration de Theresienstadt* »*. Il y allèrent avec leur fille mais en confiant Mikhal à des voisins. Le garçon survécut. Plus loin, l'auteur de l'article souligne : « *La famille de Mikhal a, elle aussi, miraculeusement survécu* » (Id.). Le fait brut est donc le suivant : une famille juive de Tchécoslovaquie a traversé la guerre sans être exterminée, alors que les parents

s'étaient rendus à la convocation des Allemands et ont été internés au camp de Theresienstadt. Ce destin — heureux — contredit la thèse de l'extermination systématique. Mais comme cette thèse est universellement acceptée, il faut l'évacuer en le présentant comme un fait rarissime. Voilà pourquoi le journaliste le qualifie de *miracle*. L'histoire du prétendu « Holocauste » fourmille de miracles et de miraculés : « miraculée » Simone Veil, « miraculée » Suzanne Birnbaum, « miraculée » Denise Holstein, « miraculée » Charlotte Shapira, « miraculée » Ida Grinzman, « miraculé » Herman Ideovici, « miraculé » Simon Laks, « miraculé » Paul Chytelman...

◆ « **TOUT LE MONDE NE POURRAIT PAS SE TROMPER** »

Cette abondance de « miraculés » devrait faire réfléchir. Mais les éven-



JERUSALEM (ISRAËL), LE 5 AOÛT. Des survivants de l'Holocauste et leurs proches ont manifesté contre le montant trop faible des aides que le gouvernement veut leur accorder. (AFP/GALI TIBBON.)

Mikhal avait 7 ans quand, en 1939, les nazis envahissent la Tchécoslovaquie, son pays natal. Un jour, ses parents reçoivent un courrier leur enjoignant de se rendre dans le camp de concentration de Theresienstadt. « Ils y sont allés avec ma grande sœur, mais ne sachant pas ce qui les attendait, ils ont décidé de me laisser chez nous, à Bmo. J'ai passé la guerre tout seul. J'ai souvent eu

peur, mais j'ai survécu grâce à nos voisins non juifs. Sans eux, je serais mort. » La famille de Mikhal a, elle aussi, miraculeusement survécu. En 1949, à 17 ans, Mikhal décide d'émigrer en Israël, où il devient mécanicien automobile. Lorsqu'il prend sa retraite en 1997, ses revenus sont divisés par deux.

Aujourd'hui, il touche l'équivalent de 430 € par mois. Une fois payé

Fragment d'un article paru en 2007.

Le fait brut est le suivant : une famille juive dans son entier a traversé la guerre sans être exterminée. Encore un cas, donc, qui contredit la thèse de l'« Holocauste » systématique. Afin de minimiser ce cas, on le qualifie de « miracle ». L'histoire de la Shoah est pleine de ces « miracles »...

* Voy. *Aujourd'hui en France*, 14 août 2007, art. intitulé : « La colère des survivants de la Shoah ».

tuels doutes sont aisément écartés en alléguant que s'ils étaient fondés, la rumeur aurait été dénoncée depuis longtemps par les gens compétents (les historiens, les sociologues...). A ce sujet, Jean-Noël Kapferer souligne :

on constate que plus une rumeur est diffusée, plus elle convainc. Tout le monde ne pourrait pas se tromper : la rumeur tire sa crédibilité de notre confiance dans quelque mécanisme de *sélection naturelle* de l'information. Si la rumeur était fausse, elle n'aurait pas dépassé les innombrables personnes qui, comme nous mais avant nous, l'ont rencontrée. L'individu se fonde sur le comportement des autres pour définir l'attitude qu'il doit adopter vis-à-vis de la rumeur, et de sa crédibilité [p. 123].

Cette croyance d'emblée, au motif que « si c'était faux, ça se saurait », est l'une des principales barrières au révisionnisme : « Ces quelques excen-



Tout le monde ne peut pas se tromper... Si c'était faux, ça se saurait...

triques ne peuvent avoir raison contre tous les historiens et tous les témoins... » ; cette simple réflexion suffit pour que Monsieur Tout-le-Monde se tranquillise et se rendorme sur le mol oreiller de ses convictions.

◆ LA CROYANCE MODIFIEE LA PERCEPTION DES FAITS

En 1980, R. Faurisson débuta son *Mémoire en défense* avec ces deux phrases :

Le grand public croit que les « chambres à gaz » hitlériennes ont réellement existé. Il s' imagine de bonne foi qu'il subsiste mille preuves de leur réalité*.

Vingt-huit ans après, ce constat reste vrai. Pourquoi ? Jean-Noël Kapferer apporte la réponse. Il rappelle que, loin d'être sans conséquence sur l'esprit, une croyance a « *des effets structurants* » (p. 131). Elle influe sur notre perception de la réalité, c'est-à-dire sur l'analyse des faits portés à notre connaissance. L'auteur explique :

La rumeur nous parvient rarement nue, elle s'accompagne d'un cortège de preuves qui lui confèrent une indéniable crédibilité. D'une certaine façon, sa force tient à son effet structurant sur notre perception : elle donne un sens à un grand nombre de faits soit que nous n'aurions jamais remarqués soit dont le sens ne nous était pas paru évident [p. 93].

■ La prétendue mort de Paul McCartney

Comme premier exemple flagrant, Jean-Noël Kapferer mentionne la rumeur qui, à la fin des années 60, affirmait la mort de Paul McCartney, membre du groupe les *Beatles*. Il aurait été tué dans un accident de voiture, début novembre 1966. Comme pour les chefs d'Etat, ce bruit naquit parce que, depuis longtemps, l'homme n'avait pas paru en public. Mais aucune preuve ne venait le confirmer : en particulier, personne n'était capable de montrer un rapport de police mentionnant l'accident, la carcasse de la voiture, la tombe du chanteur ou une déclaration de la famille... Qu'importe ! Faute de preuves, les « croyants » relevèrent de nombreux détails qu'ils présentèrent comme autant d'indices forts. Les premiers, d'ordre acoustique, furent exposés sur les ondes d'une radio américaine par un auditeur prénommé Tom :

Si l'on passait à l'envers le morceau des Beatles *Revolution n°9*, on pouvait alors entendre que la litanie « Num-

* Voy. R. Faurisson, *Mémoire en défense. Contre ceux qui m'accusent de falsifier l'Histoire* (éd. La Vieille Taupe, 1980), p. 1.

ber 9, number 9, number 9 » devenait alors « *Turn me on, dead man* » (excite-moi, homme mort). De plus, à la fin de la chanson *Strawberry Fields* dans le disque *Magical Mystery Tour*, si l'on tendait bien l'oreille et si l'on enlevait les bruits de fond, on pouvait entendre John Lennon murmurer : « *I buried Paul* » (j'ai enterré Paul !) [p. 37].

Par la suite, le journal de l'Université du Michigan, le *Michigan Daily*, titra en gros caractères : « McCartney est mort : de nouveaux indices mis en évidence ». J.-N. Kapferer les résume ainsi :

Sur la couverture intérieure de l'album *Sergeant Pepper*, Paul McCartney porte sur son bras gauche un badge où il est écrit OPD, ce qui voudrait dire *Officially Pronounced Dead* (officiellement déclaré mort). Sur le dos de la couverture, tous les Beatles sont de face, sauf Paul McCartney. Les Beatles auraient aussi déposé des indices sur la couverture de l'album *Abbey Road*. John Lennon est vêtu tel un clergyman, Ringo Starr est en noir à l'instar d'un membre des pompes funèbres, George Harrison en tenue d'ouvrier prêt à creuser la tombe. Quant à Paul McCartney, il traverse une rue les pieds nus : or chacun sait que dans les rituels tibétains (très en vogue à l'époque), les morts sont pieds nus. De plus, la plaque d'immatriculation de la Volkswagen stationnant dans la rue porte l'inscription « 28

IF », c'est-à-dire précisément l'âge qu'aurait Paul McCartney « si » [« if » en anglais] il avait vécu [p. 38].

Soucieux de mettre fin aux bruits, Paul McCartney apparut en photo dans le magazine *Life*. Mais « la rumeur ne cessa pas pour autant : c'était un sosie... » (*Id.*). De plus : « sur le verso de la photographie de Paul McCartney, on trouvait la publicité d'une voiture qui, regardée à travers la page, coupait la tête de Paul McCartney » (pp. 38-39). Et Jean-Noël Kapferer d'écrire : « Le démenti fit boomerang : la rumeur l'avait retourné dans son sens » (p. 39).

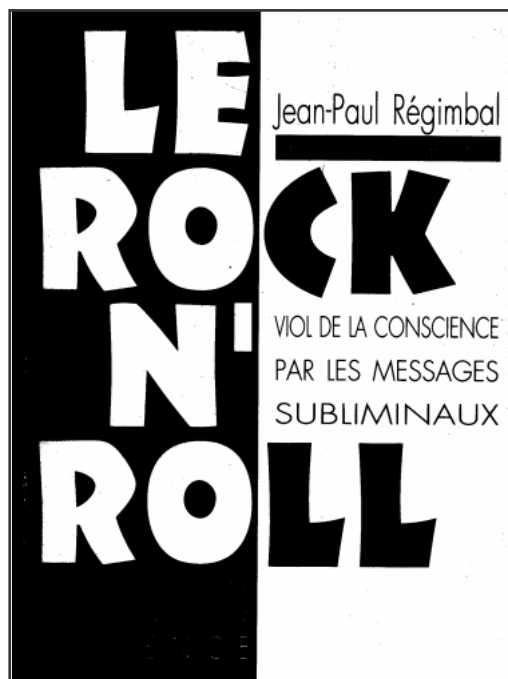
■ Des petits faits démesurément grossis

De façon évidente, sans la rumeur, tous ces petits faits seraient passés inaperçus ou, s'ils avaient été repérés, auraient reçu une toute autre interprétation. La meilleure preuve est que dans son ouvrage contre le rock n'roll, le père Régimbal mentionne la chanson *Revolution n° 9* et la phrase « *Turn me on, dead man* » (excite-moi, homme mort) ; mais loin d'en déduire la mort de P. McCartney, il y voit la « confirmation » que le rock serait d'essence antichrétienne, l'homme mort étant... Jésus-Christ*. Preuve qu'un même



La couverture du disque *Abbey Road* des Beatles. Des petits détails découverts par certains alimentèrent la rumeur selon laquelle P. McCartney était mort...

* Voy. Jean-Paul Régimbal. *Le Rock n'Roll, viol de la conscience par les messages subliminaux* (éd. Croisade, Bligny-lès-Beaune, 1983), p. 20.



L'auteur de cet ouvrage prétend que le message subliminal perçu dans la chanson des *Beatles* « Revolution number 9 » serait une preuve que le Rock est d'essence satanique. Mais d'autres y ont vu la preuve que Paul McCartney était mort...

fait peut recevoir des interprétations très diverses, suivant les croyances de chacun.

La rumeur affirmant la mort de Paul McCartney modifia donc la perception de ceux qui y croyaient. Voulant à tout prix en trouver la confirmation, ils scrutèrent à la loupe et finirent par trouver de nombreux indices, un peu comme l'hypochondriaque finit par trouver les symptômes d'une maladie grave.

■ **Le cas de l' « Holocauste »**

Une nouvelle fois, le parallèle avec l' « Holocauste » s'établit immédiatement. Faute de preuves pour étayer

la « rumeur d'Auschwitz », les auteurs officiels agissent comme ceux qui examinaient à la loupe les pochettes des albums de *Beatles*. Ils scrutent dans tous les coins et donnent à une myriade de petits faits et de documents anodins — qui devraient donc passer inaperçus — une interprétation sinistre. Au motif, par exemple, que « Traitement spécial » signifierait ainsi « gazage » ou que « évacuation » serait synonyme d' « extermination », quelques documents administratifs perdus dans la masse prennent une importance démesurée. Le cas du « rapport Korherr » est symptomatique : un simple récapitulatif des juifs *déplacés* au 31 décembre 1942 est devenu un bilan provisoire d'une extermination de masse [1].

■ **Les « traces criminelles » de J.-C. Pressac**

Le champion en la matière fut Jean-Claude Pressac. Dans son pavé paru en 1989, il reconnaissait l'absence de « *preuves palpables, indiscutables et évidentes* » qui seraient venues démontrer l'existence de chambres à gaz homicides dans les camps allemands [2]. Il se proposait donc d'apporter une « preuve indirecte », c'est-à-dire :

un document allemand qui ne dit pas noir sur blanc qu'une chambre à gaz est homicide, mais qui contient la preuve que, logiquement, il est impossible pour ce local d'avoir été autre chose [« *German document that does not state in black and white that a gas chamber is for HOMICIDAL purposes, but one containing evidence that logically it is impossible for it to be anything else.* » (Id.).]

(1) : Sur l'utilisation du rapport Korherr par les exterminationnistes, voy. notamment Raul Hilberg, *La destruction des juifs d'Europe* (éd. Fayard, 1988), pp. 1034 et suivantes. Sur la réponse de Richard Korherr aux allégations des exterminationnistes, voy. Wilhelm Stäglich, *Le mythe d'Auschwitz* (éd. La Vieille Taupe, 1986), pp. 407-408. La lettre de R. Korherr au *Spiegel* est reproduite en anglais dans *Did Six Millions Really Die ?* (Samisadt Publishers Ltd, Toronto, 1992), p. 285.

(2) : « *In the absence of any "direct", i.e. palpable, indisputable and evident proof* » ; voy. J.-C. Pressac, *Auschwitz : Technique and operation of the gas chambers* (Beate Klarsfeld Foundation, 1989), p. 429, col. A.

Suivait une liste détaillée de « trente-neuf traces criminelles » (pp. 429-457). Dans sa réponse, Robert Faurisson écrivit avec raison :

La liste des trente-neuf « traces criminelles » fait songer à un dénombrement (à la manière de Rabelais ou de Prévert) d'objets disparates. On y voit défiler d'innocents termes techniques, appartenant au domaine de l'architecte, du chauffagiste ou du plombier-zingueur, sur lesquels notre pharmacien de la Ville du Bois se torture l'esprit pour découvrir la trace des plus noirs desseins. Pressac n'a pas son pareil pour faire parler les vis, les écrous, les boulons et, même et surtout, les têtes de vis [1].

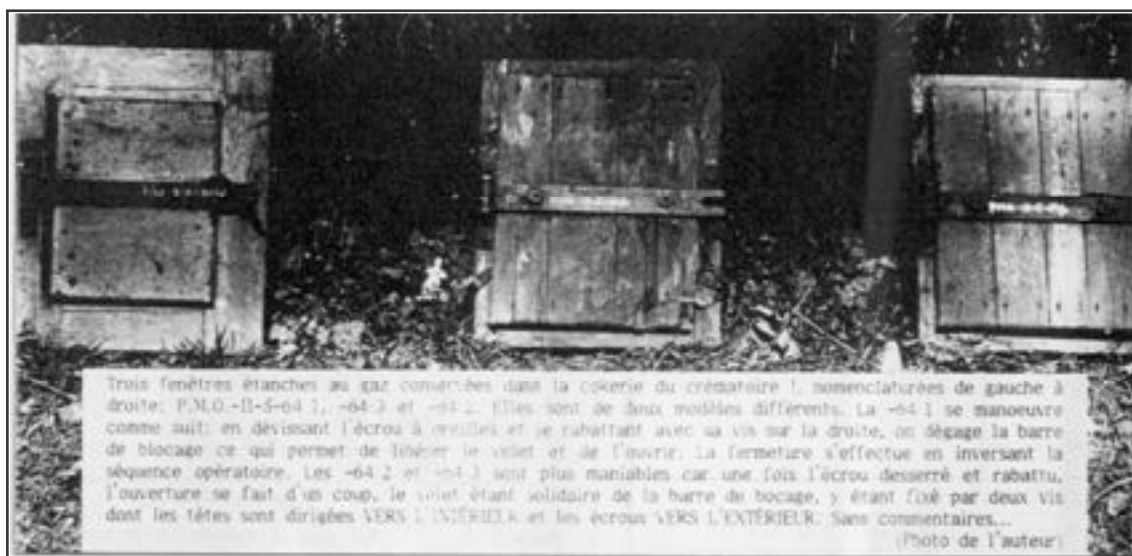
En guise d'exemple, R. Faurisson mentionnait les trois fenêtres étanches au gaz, conservées à Auschwitz (sans qu'on puisse connaître leur provenance) et montrées par J.-C. Pressac à la page 500 de son ouvrage. Celui-ci soulignait que deux des trois fenêtres pouvaient être ouvertes d'un coup et bloquées grâce à « deux vis dont les têtes sont dirigées VERS L'INTÉRIEUR et les écrous VERS L'EXTÉRIEUR. » Il concluait :

« Sans commentaires... », donnant ainsi à entendre que ces deux panneaux avaient été installés sur les chambres à gaz homicides des crématoires 4 ou 5 et que les écrous avaient été dirigés vers l'extérieur pour éviter qu'ils ne soient dévissés par les victimes !

Dans son ouvrage bien plus modeste paru en France quatre ans après, J.-C. Pressac s'abstint de livrer au public sa liste des trente-neuf « traces criminelles ». Mais, fidèle à sa méthode, il nous abreuvait « d'indices » à décoder pour y découvrir des « preuves indirectes » du crime. Ouvrons ce livre : à la page 64, l'auteur publie le plan 2003 (simplifié) des crématoires 2 et 3 de Birkenau, daté du 19 décembre 1942. Il souligne que la glissière reliant le rez-de-chaussée au sous-sol (donc aux morgues) a été remplacée par un escalier. « *bavure architecturale* » de taille », prétend-il, car :

Si l'on s'en tient aux légendes du plan, l'escalier nord devient le seul accès possible aux morgues, ce qui implique que les morts devront descendre l'escalier en marchant [2].

Les écrous de ces fenêtres étanches au gaz étant dirigés vers l'extérieur, J.-C. Pressac y voyait la preuve qu'elles avaient été utilisées dans des chambres à gaz homicides afin d'éviter que les victimes ne dévissent les ouvertures.



(1) : Voy. la *Revue d'Histoire Révisionniste*, n° 3, novembre 1990, p. 92. (2) : Voy. J.-C. Pressac, *Les crématoires d'Auschwitz. La Machinerie du meurtre de masse* (éd. CNRS, 1993), pp. 64 et 65.

Enfin, il exhume un document ayant trait à une commande de dix détecteurs d'acide cyanhydrique pour le chantier du crématoire 2. C'est, dit-il, « la preuve définitive de l'existence d'une chambre à gaz homicide dans le crématoire II » (*Ibid.*, p. 72).

J.-C. Pressac agissait donc comme les tenants de la rumeur selon laquelle P. McCartney était mort. Posant en principe que l'événement avait effectivement eu lieu, mais incapable d'en fournir la preuve, tous les petits faits relevés en scrutant les moindres recoins étaient relevés : des écrous fixés à l'extérieur, une glissière changée en escalier, une soufflerie en bois, la commande de dix détecteurs de gaz...

■ Le cliché aérien d'Auschwitz

Rappelons aussi qu'en janvier 2004, le quotidien *France Soir* titra en première page : « Auschwitz : la preuve ». Cette « preuve » était un cliché aérien pris le 23 août 1944 au-dessus d'Auschwitz II. Il montrait, derrière le crématoire 5, un panache de fumée blanche (voyez page suivante). Dans un camp où vivaient des dizaines de milliers de personnes, les occasions de faire du feu ici ou là pour des raisons les plus anodines étaient multiples. Mais non ! Pour le quotidien qui se faisait l'écho des exterminationnistes, aucun doute n'était permis : il s'agissait de la fumée provenant de corps de gazés brûlés à ciel ouvert dans le cadre d'une exter-

LA LETTRE D'ERFURT

DR

Dr. J. A. Töpf & Söhne

J. A. TÖPF & SÖHNE

An die
Zentral-Bauleitung
Waffen-SS und Polizei

Eingang:
15. MRZ 1943

Auschwitz / Ost-Oberrhein

Wir bestätigen den Eingang Ihres Telegrammes, lautend:

" Absendet sofort 10 Gasprüfer wie besprochen Kostenangebot später nachreichen "

Hierzu teilen wir Ihnen mit, dass wir bereits vor 2 Wochen bei 5 verschiedenen Firmen die von Ihnen gewünschten Anzeigeräte für Blausäure-Reste angefragt haben. Von 3 Firmen haben wir Absagen bekommen und von 2 weiteren steht eine Antwort noch aus.

Wenn wir in dieser Angelegenheit Mitteilung erhalten, kommen wir Ihnen sofort näher, damit Sie sich mit einer Firma, die diese Geräte baut, in Verbindung setzen können.

Heil Hitler!
J. A. TÖPF & SÖHNE

ppa. *[Signature]* LV. *[Signature]*

Erledigt durch Schreiben
vom 1943 Uffg. Nr.

Ce document, retrouvé dans les archives du KGB, constitue l'une des preuves irréfutables de l'existence de chambres à gaz homicides à Birkenau. Il s'agit d'une lettre de la firme Topf qui atteste l'emploi d'acide cyanhydrique dans la « morgue 1 » du crématoire II :

« Erfurt, le 2.3.43

Objet : [crématoire II]

Détecteurs de gaz

Nous accusons réception de votre télégramme disant : « Envoi immédiat de 10 détecteurs de gaz comme convenu. Devis à fournir plus tard ».

A cet effet, nous vous communiquons que, depuis déjà deux

semaines, nous avons demandé auprès de 5 firmes différentes l'appareil que vous désirez indiquant les restes d'acide cyanhydrique [« Anzeigeräte für Blausäure-Reste »]. De trois firmes, nous avons reçu des réponses négatives et attendons encore les réponses des deux autres.

Quand nous recevrons une information à ce sujet, nous vous le ferons savoir immédiatement afin de pouvoir vous mettre en relation avec la firme fabriquant cet appareil.

Heil Hitler !

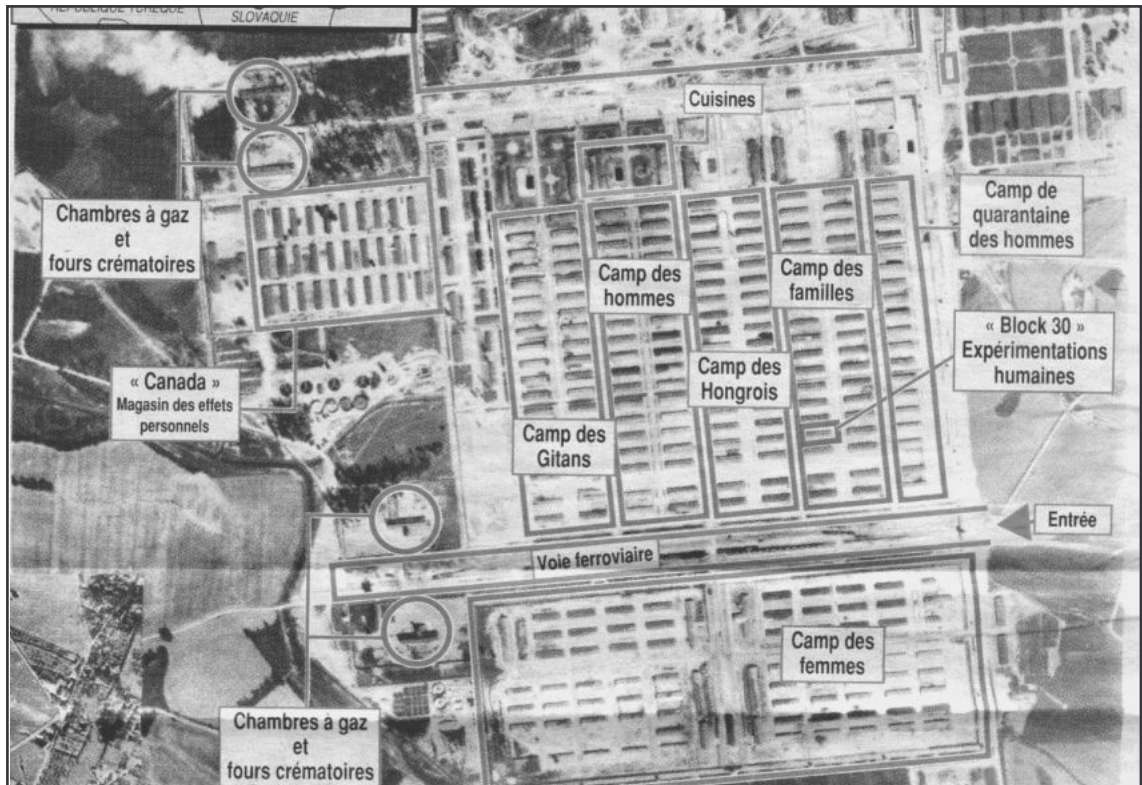
J.A. Töpf & Söhne.

Par procuration, Sander.

Par délégation, Prüfer. »

La fameuse « lettre d'Erfurt » qui a été présentée comme une « preuve définitive » de l'existence des chambres à gaz homicides dans les camps allemands. En vérité, tout ce qu'elle prouvait, c'était que dans les morgues des Kremna II et III de Birkenau, comme dans beaucoup d'autres endroits, les Allemands avaient utilisé (ou eu l'intention d'utiliser) du Zyklon B afin de désinfecter les locaux.

Source : *L'express*, 23 septembre 1993, p. 67.



Cliché aérien d'Auschwitz du 23 août 1944 publié le 21 janvier 2004 par *France Soir*. Le panache de fumée blanche en haut à gauche était considéré comme la preuve que les Allemands avaient brûlé des cadavres à ciel ouvert, donc qu'ils avaient massacré les juifs en les gasant dans les crématoires... CQFD.

mination massive... Exemple typique d'analyse conduite sous l'aveuglement de la croyance.

■ *Les chaises vides à Varsovie*

Le dernier exemple que je mentionnerai date de quelques mois seulement. En mars ou en avril 2007, quarante-deux collégiens de Châtellerauld se sont rendu à Auschwitz. Ils accompagnaient Roland Gaillon, un juif dont les deux parents ont disparu en déportation.

Le reportage paru dans un quotidien local donne sur ce R. Gaillon des informations intéressantes. On lit tout d'abord :

C'est là, dans le plus grand camp d'extermination nazi, que ses parents, Sonia et Robert Goldenberg, ont disparu, en 1943*.

Notez le terme employé : ils ont « *disparu* ». Plus loin, le journaliste écrit :

[R. Gaillon] a raconté [aux élèves] la douleur de l'enfant à qui, à la fin de la guerre, on a dit que ses parents étaient morts [*Id.*].

Puis, immédiatement après :

Il leur a raconté la haine de l'adolescent qui a appris, plus tard, qu'ils avaient été gazés [*Id.*].

L'histoire — certes triste — de ce R. Gaillon/Goldenberg est donc la suivante : ses parents sont déportés en 1943 vers Auschwitz. Ils *disparaissent*. A la fin de la guerre, sans nouvelle d'eux, les autorités en déduisent qu'ils sont *morts*. Logique. Mais ou, quand et dans quelles circonstances ? On ignore. Ils sont morts, point final. Il faut attendre

* Voy. *Centre Presse*, 3 avril 2007, p. 5.

plusieurs années pour que l'enfant, devenu adolescent, apprenne « *qu'ils avaient été gazés* ». Sur quoi se fonde cette précision tardive ? On ne nous le dit pas, tout simplement parce qu'elle ne repose sur rien de tangible.

Voilà donc un cas flagrant de juifs *disparus* déclarés arbitrairement *gazés*. C'est ainsi qu'est bâtie la thèse officielle selon laquelle plusieurs centaines de milliers de juifs auraient été asphyxiés dans les (prétendues) chambres à gaz de Birkenau.

Une fois pénétrée dans les esprits, cette formule : « 1 disparu = 1 assassiné » permet tout. Prenons le cas de Cracovie une ville que les 42 élèves ont également visitée. Avant guerre, jusqu'à 70 000 juifs y vivaient principalement dans un ghetto. Le journaliste écrit :

Du ghetto [...], il ne reste plus grand chose, à part deux pans de mur. Mais il est tout de même symbolisé par une place où on a installé des chaises vides où jamais personne ne s'assoira.

« *C'est peut-être l'un des monuments les plus représentatifs de la Shoah* », estime la guide [Id.].

Des chaises vides pour représenter la Shoah ! Face à un tel monument qualifié d'un des « *plus représentatifs de la Shoah* », les élèves devraient se dire : c'est donc que l'« Holocauste » est une histoire bâtie sur... du vide. Seulement, leur esprit étant déjà structuré par la formule « 1 disparu = 1 assassiné », loin de voir dans ces chaises vides l'aveu que la thèse de la Shoah ne repose sur rien, ils y voient au contraire une confirmation que le massacre a bien eu lieu, puisque les 70 000 juifs de Cracovie ont disparu...

■ Plus besoin de voir l'arme de crime

Les effets dévastateurs de cette structuration apparaissent ailleurs. Dans le corps de son compte rendu, le journaliste écrit :

Fragment d'un article paru dans *Centre Presse* le 3 avril 2007. A Cracovie, l'« Holocauste » est symbolisé par des... chaises vides.

quaires et des cafés à la mode qui ne désemplissent pas le soir venu. « *Comme le Marais à Paris, Kazimierz est devenu le quartier des Bobos...* », rigole

la guide polonaise.

Les chaises vides

La vie continue, aussi, dans l'ancien ghetto où les juifs de



Des chaises vides à l'emplacement de l'ancien ghetto.

Cracovie ont été parqués de 1941 à 1943. C'est là que s'est déroulée l'histoire de « La liste de Schindler ». L'usine est toujours debout, l'entrée n'a pas changé. Les touristes peuvent y visiter le bureau de l'industriel allemand. Du ghetto, en revanche, il ne reste plus grand chose à part deux pans de murs. Mais il est quand même symbolisé par une place où on a installé des chaises vides où jamais personne ne s'assoira. « *C'est peut-être l'un des monuments les plus représentatifs de la Shoah* », estime la guide.

En revanche, à quelques kilomètres de là, à l'emplacement du camp de concentration de Plaszow, les monuments commémoratifs semblent plantés au milieu d'un immense terrain vague où les Polonais promènent leurs chiens et où on voit bien mieux les enseignes (françaises) de la grande distribution. La mémoire a encore du chemin à faire.

030407-CP05-70284

Maintenant, ils [les élèves] savent. Ils ont vu les chambres à gaz et les crématoriums où les nazis ont tué 900 000 Juifs [Id].

Six photographies l'accompagnent sous le titre : « IMAGES - Ce qu'ils ont vu. Les lieux de la Shoah ». Nous les reproduisons ci-contre. On s'attend à voir une « chambre à gaz » puisqu'il s'agit de l'arme du crime, donc de l'élément principal, que les élèves ont vu et qui a dû les frapper en tout premier lieu. Mais non ! Aucun cliché ne montre un tel local, même à l'état de ruines. A la place, on voit le portail d'Auschwitz avec la mention « Arbeit macht Frei », le quai de Birkenau où les déportés descendaient des trains, un plaque commémorative à l'entrée de l'usine Schindler à Cracovie, un bâtiment du quartier juif de Cracovie, quelques cailloux posés sur la plaque commémorative en français au camp de Birkenau et... un tas de valises. La légende de cette dernière photo porte :

Une valise = une personne. Dans le musée du camp d'Auschwitz, des milliers de valises apportées là par des juifs qu'on conduisait à la mort. L'addition est insoutenable [Id].

Ce fait confirme une nouvelle fois que les prétendues « chambres à gaz » ne sont pas considérées comme un élément incontournable dans la thèse de l'« Holocauste », donc comme un élément à montrer en premier lieu. Pourquoi ? Parce que les esprits étant déjà structurés grâce à la formule « 1 disparu = 1 assassiné », les visi-

IMAGES - Ce qu'ils ont vu

Les lieux de la Shoah



« Le travail rend libre ». Les élèves sont passés sous la célèbre sentence qui surplombait l'entrée des camps de concentration nazis.



Une valise = une personne. Dans le musée du camp d'Auschwitz, des milliers de valises apportées là par des juifs qu'on conduisait à la mort. L'addition est insoutenable.



A Birkenau, à l'arrivée des wagons de déportés sur la « juden ramp » (la rampe des juifs), hommes, femmes et enfants étaient séparés en deux files : l'une vers les chambres à gaz, l'autre vers le camp de concentration. Au moins 1,3 million de personnes ont été déportées à Auschwitz, dont 1,1 million de juifs. Parmi ces derniers, près d'un million y ont été assassinés, dont 69 000 venaient de France. La moitié des 400 000 déportés enregistrés et soumis au régime concentrationnaire (dont 200 000 juifs) sont morts.

teurs n'ont même plus besoin de l'arme de crime ; tout ce qu'ils voient vient renforcer la croyance en l'« Holocauste » : un portail, un quai, un tas de valise, des plaques commémoratives, des chaises vides...

■ L'émission d'Orson Welles

Comme deuxième exemple flagrant, Jean-Noël Kapferer mentionne cette fameuse soirée du 30 octobre 1938 lorsque, sur une radio nationale des USA, Orson Welles retransmit une pièce de théâtre qui simulait l'atterrissage d'une soucoupe volante à New York, prélude à une invasion de Martiens. Dans tous les programmes, la pièce avait été annoncée comme telle, c'est-à-dire comme une œuvre de pure fiction. Mais elle était bâtie comme un vrai reportage diffusé en direct, si bien que le soir de sa retransmission, environ un million d'auditeurs, qui n'avaient pas été prévenus, commencèrent à croire en une invasion d'extraterrestres. A partir de ce moment, tout concourut à renforcer leur conviction :

Certains appelèrent la police et, trouvant la ligne encombrée, en déduisirent que la police était déjà débordée. Quand ils avaient la police au bout du fil, celle-ci déclarait ne rien savoir, ce qui n'était pas plus rassurant. Un interviewé déclara avoir regardé à travers sa fenêtre : la rue était encombrée de voitures. Il en déduisit que l'exode avait déjà commencé. Un autre, surpris par le calme des rues avoisinantes, en conclut que les voitures devaient être bloquées sur les routes détruites [p. 94].

Ces rappels sont très intéressants, car ils démontrent que chez des personnes croyant en la véracité d'une information, tous les indices, même s'ils sont contraires, deviennent des confirmations :

- La ligne du commissariat est-elle encombrée ? C'est parce que la police est déjà débordée suite à l'agression martienne ! Au contraire, si la police

peut être jointe et répond qu'elle ne sait rien, c'est parce qu'elle a reçu l'ordre de ne pas affoler le public en confirmant l'agression martienne !

- Les rues sont-elles encombrées ? C'est une preuve que l'exode a commencé face à l'invasion martienne ! Si, au contraire, les rues sont désertes, c'est parce que les voitures ont été immobilisées par les envahisseurs martiens !

Il en est de même avec le prétendu « Holocauste » :

- Hitler évoque-t-il publiquement « l'anéantissement de la juiverie » en cas de nouvelle guerre mondiale (voir son discours du 30 janvier 1939) ? C'est la preuve, nous dit-on, qu'il préparait un génocide et qu'il ne s'en cachait pas. Si, au contraire, aucune directive d'Hitler ordonnant de massacrer les juifs n'est retrouvée, c'est la preuve que l'« Holocauste » était une entreprise ultra-secrète à ne dévoiler sous aucun prétexte.



- Les déportés n'ont-ils donné aucune nouvelle ? C'est la preuve qu'ils avaient été exterminés. Si, au contraire, leurs proches ont reçu des lettres, il faut y voir une manœuvre allemande (déportés obligés d'écrire des lettres postdatées) pour tromper le monde et, ainsi, garder secret autour d'une extermination qui a bien eu lieu.

- Des juifs étaient-ils déportés à Birkenau ? C'est la preuve qu'ils étaient exterminés dans ce camp où tout avait été prévu pour. Si, au contraire, des juifs sont simplement passés par Auschwitz avant d'aller plus loin vers l'Est, c'est la preuve que l'Holocauste se déroulait aussi à l'Est avec les *Einsatzgruppen*.

◆ GOÛT POUR LES EXPLICATIONS ALAMBIQUÉES

■ Le cas du « langage codé »

Il est vrai que cette façon d'agir conduit souvent à bâtir des explications bien compliquées. L'exemple du « langage codé » qu'auraient utilisé les nationaux-socialistes est très révélateur. Sachant que, jusqu'à la fin de la guerre, rien n'a filtré du côté allemand, les historiens prétendent que les nationaux-socialistes auraient utilisé un langage codé afin de cacher l'extermination au public. Mais ces prétendues expressions codées, on les retrouve également dans la correspondance personnelle d'un homme comme Himmler. Le 5 décembre 1942, en effet, le Reichsführer des SS fut avisé par lettre qu'en raison d'une interruption des transports « *toute possibilité de transport destiné à la réinstallation des juifs [serait] suspendue du 15 décembre 1942 au 15 janvier 1943* » [1]. D'après la thèse officielle, « réinstallation des juifs » signifiait : « extermination des juifs ». Or, si l'on est prêt à admettre qu'un massacre de masse aurait été caché au public, il est absurde de croire qu'un « langage codé » aurait été utilisé jusque dans l'entourage direct d'Himmler, l'homme le plus compromis.

Pour tenter d'en sortir, R. Hilberg prétend que le « langage codé » permettait, chez ceux qui perpétrèrent le génocide, « *le refoulement psychologique* » : « Ces termes [« évacués », « réinstallés »...], écrit-il, *n'étaient pas le fait de la naïveté, mais des instruments qui permettaient le refoulement psychologique* » [2]. Cette thèse est très pratique, car elle permet de pallier l'absence totale de documents — même privés — qui parlent explicitement d'une « extermination ». Mais

elle aboutit à des conclusions folles : en effet, puisque rien, chez Hitler, chez Himmler ou chez Göring, n'aurait été exprimé clairement, il faut en déduire que tout le monde se comprenait depuis le début par transmission de pensée. J'exagère ? Nullement. En février 1983, R. Hilberg parla d'une « *incroyable rencontre des esprits* », de « *consensus dans la divination télépathique* ». Lors d'une conférence, il déclara :

Mais ce qui commença en 1941, ce fut un processus de destruction sans planification préalable, sans organisation centrale par aucune agence. Il n'y eut pas de projet et il n'y eut pas de budget pour ces mesures de destruction. Celles-ci furent prises étape par étape, une étape à chaque fois. Ainsi fit son apparition non tout un plan qui fut exécuté, mais une incroyable rencontre des esprits (*an incredible meeting of minds*), un consensus dans la divination télépathique au sein d'un vaste appareil bureaucratique (*an consensus-mind reading by a far-flung bureaucracy*) [3].

Cinq ans plus tard, Christopher Browning écrivit le plus sérieusement du monde :

[...] il ne fallait pas plus d'une inclination de tête venant de Hitler pour donner « le feu vert » indiquant que le meurtre de masse pouvait maintenant s'étendre aux juifs européens. Il ne s'agit là pas tant d'un ordre explicite que d'un acte d'incitation [...]. Comment se fit la communication, nous ne le savons pas et ne le saurons jamais [*Ibid.*, p. 81, note 7.].

Poussée à son terme, le mythe du langage codé demande donc de croire que six millions de personnes — représentant un pays comme la Suisse — auraient été massacrées suite à une simple inclination de la tête et grâce à un « *consensus dans la divination télépathique* » !

(1) : Cité par R. Hilberg, *La destruction des juifs d'Europe* (éd. Fayard, 1988), p. 422.

(2) : Voy. R. Hilberg, *op. cit.*, p. 349. (3) : Voy. *Newsday* (Long Island, N.Y.), 23 février 1983, p. II/3. Cité par R. Faurisson dans les *Annales d'Histoire Révisionniste*, n° 8, printemps 1990, pp. 31-2.

Cette explication délirante, les révisionnistes n'ont pas manqué de la critiquer. Avec bon sens, ils répondent que si les documents allemands ne parlent pas d'extermination systématique, c'est tout simplement parce qu'aucune extermination n'était perpétrée. Mais la thèse perdure malgré tout. En janvier 2006, encore, on pouvait lire dans une brochure intitulée « La Shoah » : « *Même les documents internes du régime ne mentionnent la destruction des Juifs qu'à mots couverts* »*.

LA THÈSE DU « LANGAGE CODÉ »

Où les juifs sont-ils déplacés ?

On les réinstalle là-bas, dans ces crématoires...



D'après la thèse officielle, même entre eux, Himmler et ses complices auraient toujours évoqué l'extermination des juifs à l'aide d'un langage codé...

■ L'explication de J.-N. Kapferer

Comment expliquer ce fait ? J.-N. Kapferer nous apporte la réponse lorsqu'il écrit :

La séduction de la rumeur tient aussi à ce trait humain caractéristique : entre une explication simple et une explication compliquée, nous préférons la seconde [p. 96].

L'auteur décrit ensuite une expérience qui le démontre :

Elle utilise le principe bien connu du faux feed-back. Deux sujets, A et B, vont devoir effectuer la même tâche : détecter sur des diapositives présentant des cellules lesquelles sont saines et lesquelles sont malades. Chaque fois qu'ils répondent, un flash lumineux (le feed-back) leur indique si leur réponse est correcte ou erronée. Les sujets A et B ne se voient pas pendant l'expérience : ils sont séparés par un écran.

Le flash lumineux de A est honnête : il indique « vrai » quand A donne une réponse correcte et « faux » dans le cas inverse. Grâce au feed-back, A apprend à progressivement les signes d'une cellule saine et ceux d'une cellule malade. Le flash lumineux de B a été manipulé. Il n'y a aucun rapport entre les réponses de B et ce que le flash indique. Mais cela, B ne le sait pas. Il croit que les flashes répondent en fonction de l'exactitude de son diagnostic. Ainsi, il va chercher un système distinguant les cellules saines des malades à partir de signaux aléatoires.

A la moitié de l'expérience, on demande à A et B de discuter entre eux des signes qui permettent de distinguer une cellule saine d'une cellule malade. A fournit une explication simple, fondée sur quelques critères. Celles de B sont très complexes, fondées sur de nombreux critères, nuances, conditions : en effet, il a cherché un ordre là où il n'y en avait pas. Il l'a purement et simplement inventé.

Or, A, loin de rejeter les explications de B comme trop compliquées ou tarabiscotées, est au contraire tout à fait admiratif devant leur éclat sophistiqué. Lorsque l'expérience reprend, on constate que B n'améliore pas sa performance [donc qu'il n'a pas adopté les explications de A]. En revanche, A réussit cette fois moins bien car il partage certaines des idées complexes et inventées que lui a communiquées B et qui, par la construction même de l'expérience, ne marchent pas [pp. 96-7].

* Voy. *Les clés de l'actualité*, numéro hors-série : « La Shoah » (janvier 2006), p. 59.

Et J.-N. Kapferer d'expliquer :

Il en va de même des rumeurs. La rumeur est aussi un système explicatif : une hypothèse qui confère un ordre aux observations. En général, quand la rumeur est fantastique, sophistiquée, elle plaît. Si quelqu'un propose une explication plus simple et plus rationnelle, on le considère souvent avec condescendance. Une pression s'exerce : ne pas croire l'explication sophistiquée et imaginative, c'est faire preuve de naïveté, et vraiment totalement dépassé [p. 97].

C'est exactement ce qui se passe avec le prétendu « Holocauste ». Le révisionniste déclare avec bon-sens : je ne lis rien de suspect dans les documents et je ne vois rien de suspect sur le terrain, donc il ne s'est rien passé. Mais face à cette explication trop simple, trop naïve, on écoute davantage l'exterminionniste qui, lui, affirme : les nazis ont exterminé les juifs ; si je ne lis rien de suspect dans les documents, c'est parce que les bourreaux utilisaient un langage codé qui a nécessité un consensus dans la divination télépathique ; si je ne vois rien de suspect sur le terrain, c'est parce que les assassins ont soigneusement effacé toutes les traces, ayant été jusqu'à rouvrir les fosses communes pour brûler les corps (thèse du « commando 1005 » de Himmler), mais laissant subsister les valises, les chaussures, les cheveux...



Voilà pourquoi le discours révisionniste qui consiste à présenter des faits en contradiction avec la thèse officielle se révèle souvent inefficace. Car quel que soit le fait, celui qui croit en l'« Holocauste » l'interprétera conformément à sa croyance — même si cela l'oblige à invoquer des explications délirantes — ou, si c'est vraiment impossible, se contentera de l'évacuer, l'adhésion à la « rumeur d'Auschwitz » structurant son esprit.

LES CAUSES PROFONDES

Face à cela, certains insisteront sur la nécessité de faire comprendre aux gens que l'adhésion générale à une rumeur ne garantit pas sa véracité, donc que l'argument selon lequel « tout le monde ne peut pas se tromper, si c'était faux, ça se saurait », n'a pas de valeur. Les exemples de croyances anciennes ou actuelles erronées bien que largement partagées abondent : Soleil tournant autour de la Terre, fer dans les épinards, eau dans les bosses des dromadaires, petite cuiller gardant le champagne pétillant...



Un livre qui tord le cou à bien des idées reçues, sans naturellement évoquer l'« Holocauste »...

◆ L'IMPORTANCE DES « CADRES DE RÉFÉRENCE »

■ L'affaire Welles

C'est toutefois oublier que la persistance de la « rumeur d'Auschwitz » a des causes plus profondes. La vague de panique causée par l'émission

d'Orson Wells encouragea les sociologues à interroger ceux qui avaient le plus cru en l'invasion martienne. J.-N. Kapferer écrit :

La majorité de ceux-ci avaient des cadres de pensée permettant à l'information d'apparaître normale, de s'insérer très naturellement dans l'ordre des choses prévisibles et normales. Il s'agissait :

- de personnes très croyantes et en particulier de membres des communautés religieuses intégristes, s'attendant à tout instant à la fin du monde ;
- de personnes très sensibilisées par la montée des risques d'une nouvelle guerre et qui croyaient à l'imminence d'une attaque par une puissance étrangère. Une invasion — qu'elle soit japonaise, nazie ou martienne — n'était pas improbable ;
- de personnes croyant aux pouvoirs extraordinaires de la science et qui s'attendaient confusément à quelque catastrophe en retour, selon le scénario de « l'apprenti sorcier » [p. 90].

L'auteur en déduit que les « *cadres de références* » peuvent favoriser l'adhésion immédiate et irréfléchie à certains bruits sans aucun fondement.

■ L'affaire Léo Taxil



Ce fait, on le sait depuis longtemps. Rappelons par exemple qu'en France, début 1894, parut un ouvrage antimaçonnique intitulé : *Le Diable au XIX^{ème} siècle. Récit d'un témoin*. Signé « docteur Bataille », l'auteur, qui se présentait comme un initié du rite Memphis, prétendait exposer le « palladisme », c'est-à-dire les rituels des francs-maçons de haut grade adorateurs du Diable. Il alléguait entre autres :

- que le centre du « palladisme » se trouvait dans un temple maçonnique à Charleston (USA), et plus particulièrement dans une salle triangulaire appelée *Sanctum Regnum*, dont le principal ornement était une monstrueuse statue du Baphomet ;

- que le premier « pape luciférien » avait été le célèbre maçon américain Albert Pike (1809-1891), ancien Souverain Grand Commandeur du Suprême Conseil de la juridiction Sud du Rite Écossais Ancien et Accepté et auteur notamment de *Morals and dogma* (1871). Ce haut maçon aurait été le chef suprême de tous les initiés du globe et aurait conféré avec Lucifer lui-même tous les vendredis quinze heures ;

- que sous la forteresse anglaise de Gibraltar se trouvaient d'immenses ateliers secrets dans lesquels des hommes monstres fabriquaient tous les objets utilisés par les francs-maçons pour leurs rituels « palladiques » ;

- qu'il arrivait au Diable d'apparaître sous forme d'un crocodile ailé et de se mettre à jouer du piano dans les salons francs-maçons.

Ses descriptions étaient confirmées par une prétendue ancienne sœur maçon luciférienne, qui aurait eut ses entrées dans toutes les Loges, miss Diana Vaughan, originaire du Kentucky. Après avoir été initiée à de nombreux mystères « palladiques » aussi secrets qu'horribles, elle se serait finalement convertie au christianisme, aurait choisi de tout révéler (publiant les *Mémoires d'une ex-palladiste*) et aurait même composé, afin de sonner le rassemblement antimaçonnique, un *Hymne à Jeanne d'Arc*.

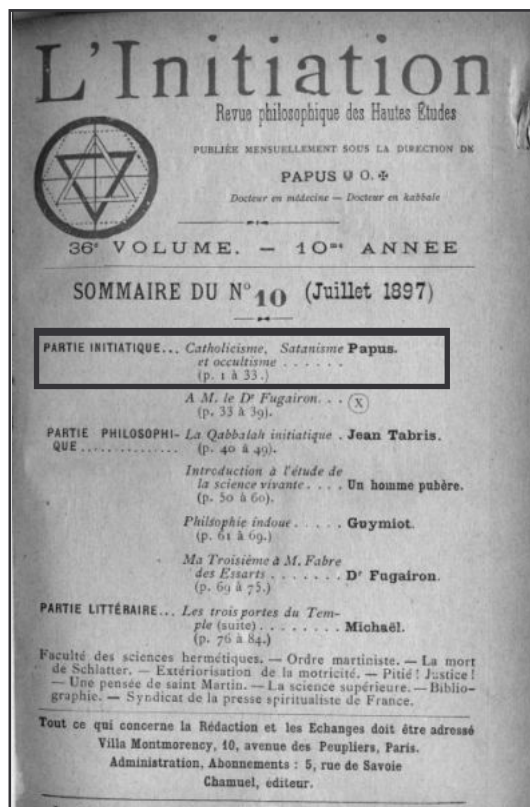


Diana Vaughan

Dès la parution du livre, certaines voix se levèrent pour dénoncer l'imposture. L'évêque de Charleston, M^{gr} North se rendit personnellement au Vatican pour déclarer que, connaissant les principaux maçons de la ville (des humanistes protestants nullement suspects de satanisme), il avait visité leur temple et n'y avait vu aucune des salles indiquées sur le plan publié par le « docteur Bataille » et confirmé par Miss Vaughan. De son côté, Monseigneur le Vicaire Apostolique de Gibraltar écrivit à Rome que l'histoire des ateliers secrets sous la forteresse anglaise était une légende de la plus haute fantaisie.

Ajoutons à cela que dès avril 1894, dans la *Gazette du High Life*, un écrivain spécialiste de la franc-maçonnerie, M. Rosen, avait démontré que l'ouvrage du « docteur Bataille » était émaillé de très nombreuses erreurs grossières : l'auteur se présentait comme 90^{ème} degré du Rite de Memphis, portant le titre de « Souverain Grand Maître ad Vitam » alors que le titre exact était « Sublime Maître du Grand Œuvre » ; il prétendait porter un cordon « feu avec liséré noir » alors que le cordon véritable était bleu-ciel ; il affirmait connaître un maître franc-maçon qui aurait atteint le trentième et dernier degré du rite Anglo-Américain d'York alors que ce rite comportait neufs grades seulement ; il parlait d'un maçon vivant en 1893 alors que ce dernier était mort trois ans auparavant... [1]

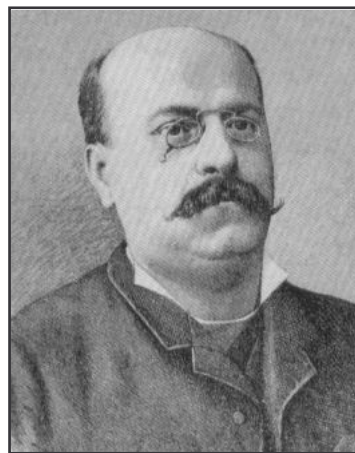
L'année suivante, le journal de Londres *Light* mena son enquête sur la mystérieuse miss Diana Vaughan. Il demanda à tous les centres d'initiation du globe si cette demoiselle avait été inscrite sur les registres. Toutes les réponses furent négatives. « Cette soi-disant initiée à tant de mystères horribles, possédant des chartes qui lui ouvraient toutes les loges de l'Univers n'était même pas inscrite dans un Atelier symbolique ! » [2].



Numéro de *L'Initiation* consacré au livre du docteur Bataille.

Bref, deux ans à peine après la parution la parution de l'ouvrage, la supercherie était dévoilée. Dans son article publié par la *Gazette du High Life*, M. Rosen avait même découvert l'auteur qui se cachait derrière le « docteur Bataille », il s'agissait de M. Jogand, plus connu sous le pseudonyme de Léo Taxil, faussaire

Le faussaire Léo Taxil



(1) : Voy. *Gazette du High Life*, 22 avril 1894, article intitulé : « Les clés de la mystification ». (2) : Voy. *L'Initiation*, juillet 1897, p. 28.



Couverture d'une édition du livre de Léo Taxil qui prétendait dénoncer les abominables crimes rituels auxquels se seraient livrés les francs-maçons.

connu, auteur quelques années auparavant d'un ouvrage fantaisiste intitulé : *Les mystères de la Franc-Maçonnerie dévoilés*.

Mais à cette époque, il y avait 150 ans qu'un climat d'hostilité existait entre l'Église et la Franc-Maçonnerie. Dès 1738, en effet, le pape Clément XII avait condamné la « secte » dans sa bulle *In eminenti*. Cette condamnation avait été confirmée en 1751 par Benoît XIV dans la bulle *Providas*. Entre 1821 et 1884, cinq papes avaient lancé huit encycliques contre la Maçonnerie*. La dernière avait marqué le point culminant du conflit. Pour de nombreux catholiques, la Franc-Maçonnerie était devenue l'ennemi n° 1. Or, sachant que premier ennemi de Dieu est le Diable, beaucoup de fidèles

étaient prêts à croire en l'existence d'une haute Maçonnerie satanique. Naturellement, aucun Pape n'avait jamais prétendu une chose pareille. Certes, dans son encyclique *Humanum Genus*, Léon XIII avait qualifié le plan maçonnique de « si insensé et si criminel » qu'il était « permis d'y reconnaître la haine implacable dont Satan est animé à l'égard de Jésus-Christ et sa passion de vengeance » (voy. *Humanum Genus*, ch. 3°, A). Mais il n'en déduisait pas que les maçons auraient adoré Lucifer. Il les présentait comme des individus aveuglés par leurs faux principes (donc comme des complices inconscients) :

Audacieusement engagés dans la voie de l'erreur sur les plus importantes questions, ils sont entraînés et comme précipités par la logique jusqu'aux conséquences les plus extrêmes de leurs principes, soit à cause de la faiblesse de la nature humaine, soit par le juste châtement dont Dieu frappe leur orgueil [*Ibid.*, ch. 2, C, § a].

Réédition de l'Encyclique de Léon XIII contre la Franc-Maçonnerie



* Pie VII (*Ecclesiam*, 1821), Léon XII (*Quo graviora*, 1825), Pie VIII (*Traditi humiliati*, 1829), Pie IX (*Qui pluribus*, 1846, *Multiplices inter*, 1865, *Apostolicae Sedis*, 1869, *Etsi multa*, 1873) et Léon XIII (*Humanum Genus*, 1884).



Une illustration de L. Taxil qui prétendait montrer des francs-maçons adorant Lucifer.

Pour de nombreux catholiques, cependant, ces subtilités ne comp- taient guère : si le plan des maçons favorisait Satan, c'est que, dans les Loges les plus hautes, certains maçons devaient adorer Satan. Voilà pourquoi, malgré les démentis de certains évêques et malgré les enquêtes menées, l'ouvrage du « docteur Bataille » et les prétendues révélations de miss Vaughan furent favorablement accueillies dans les milieux catholiques. Lorsque, dans une allocution prononcée en 1897, L. Taxil avoua lui-même la supercherie, il ra- conta, amusé, comment



M^{gr} Lazzareschi, délégué du Saint- Siège auprès du Comité central de l'Union antimaçonnique, avait fait cé- lébrer un *Triduum d'actions de grâces*

pour remercier Dieu de la conversion de... miss Vaughan [1]. Il raconta également que l'*Hymne à Jeanne d'Arc* avait été exécuté aux fêtes anti- maçonniques du Comité romain, alors que la musique de ce chant était celle de *la Seringue philharmoni- que*, une gaudriole musicale compo- sée par le chef d'orchestre du Sultan Abd-ul-Aziz pour le divertissement du sérail (*Id.*). Face aux protestations des journalistes catholiques, le mys- tificateur produisit plusieurs lettre d'approbation envoyées par des membres de la hiérarchie catholique à miss Vaughan [2] :

- une lettre du Cardinal Parrochi, Vicaire de Sa Sainteté, datée du 16 décembre 1895 et dans laquelle on lisait :

Votre conversion est un des plus ma- gnifiques triomphes de la grâce que je connaisse. Je lis en ce moment vos *Mémoires*, qui sont d'un intérêt palpi- tant.

- une lettre de M^{gr} Sardi, secrétaire particulier de Léon XIII, datée du 27 mai 1896 et encourageant miss Vaughan en ces termes :

Continuez, Mademoiselle, continuez à écrire et à démasquer l'inique secte ! La Providence a permis, pour cela même, que vous lui ayez appartenu pendant si longtemps.

- enfin, une lettre du Prélat de la Maison de Sa Sainteté et secrétaire du Cardinal Parocchi, A. Villard, da- tée du 18 octobre 1896 et contenant le passage suivant :

Continuez, Mademoiselle, par votre plume et par votre piété, malgré les efforts de l'enfer, à fournir des armes pour terrasser l'ennemi du genre hu- main. Tous les Saints ont vu leurs œuvres combattues ; il n'est donc pas étonnant que la vôtre ne soit pas épargnée...

(1) : Voy. *Le Frondeur* (Paris), avril 1897, discours de L. Taxil. Voir en fin d'article l'adresse Internet où ce discours est consultable.

(2) : Voy. *L'Initiation*, juillet 1897, pp. 14 et ss.

L'affaire Taxil démontre à quel point les « cadres de références » peuvent favoriser la croyance aux bruits le plus fous (car tout de même, le Diable qui joue du piano sous la forme d'un crocodile...). Ici, les « cadre de références » venaient du fait que, à l'époque :

le monde catholique vivait à peu près complètement en dehors du monde ordinaire. Abrité derrière des journaux écrits pour lui dans un style spécial, évitant avec le plus grand soin la lecture des livres non recommandés par les dits journaux, tenu dans l'ignorance à peu près complète du mécanisme des sociétés actuelles, de leurs relations internationales, ce monde catholique, très nombreux, était d'autant plus préparé à la mystification que les moyens de contrôle lui faisaient presque absolument défaut [Voy. *L'Initiation*, déjà cité, p. 2].

■ Hitler : le Diable moderne

Or, de nos jours, le national-socialisme a remplacé, et pas seulement chez les catholiques, la Franc-Maçonnerie. Pour l'immense majorité des Européens, le Mal n'est plus dans les Loges, il est dans les chambres à gaz homicides de Birkenau. De plus, tout comme les catholiques de la fin du XIX^{ème} siècle, le grand public d'aujourd'hui n'a guère accès aux livres « sulfureux » ; abreuvé de propagande officielle, il ignore totalement, ou presque, ce que fut l'Allemagne nationale-socialiste, ses idées et ses mécanismes... Dès lors, on ne sera pas surpris que la « rumeur d'Auschwitz », colportée par des Taxil modernes, avec ses chambres de la mort, ses fours et ses fosses bouillonnantes, soit accueillie avec empressement au sein des masses. Et contre cela, tous les démentis sont impuissants.



↑ Une illustration de L. Taxil qui prétendait montrer un crime rituel dans la loge Zoroastre. Beaucoup de catholiques résolument hostiles à la Franc-Maçonnerie ont cru ces bêtises incroyables parce qu'ils voulaient y croire.

↓ Depuis 1945, le national-socialisme a remplacé chez les gens la Franc-Maçonnerie. On ne sera donc pas surpris que les bobards les plus incroyables puissent circuler...



◆ ENVIE DE CROIRE

Mais il y a plus encore. Dans *Combats* du 27 novembre 1943, reprenant les fables de La Fontaine, Philippe Henriot lança : « *On croit si volontiers ce qu'on espère...* ». Cette envie de croire ce qui nous est agréable explique bien souvent la confiance accordée aux commérages les plus divers. Jean-Noël Kapferer le confirme lorsqu'il écrit : « *la rumeur est une information que nous souhaitons croire* » ; « *A la limite, la rumeur ne convainc pas, ne persuade pas : elle séduit* » (p. 99).

L'auteur mentionne ensuite plusieurs bruits qui circulaient pendant la guerre et selon lesquels, à l'heure des restrictions imposées au peuple, d'énormes quantités de café, de nourriture et d'essence étaient stockées dans les bases militaires ou dans quelque entrepôt secret. Il explique :

L'examen des personnes qui déclaraient croire à ces rumeurs révéla quels segments de la population y était particulièrement sensibles [...]. Ces rumeurs étaient plus crues par ceux qui estimaient le rationnement injuste ou inutile que par ceux qui l'estimaient équitable et nécessaire. Etant hostiles au programme de rationnement, ils saisissaient tout argument qui objectivait les raisons de leur hostilité [p. 108].

L'affaire Taxil en est un autre exemple. Voulant à tout prix croire qu'il existait une haute Maçonnerie adoratrice du Diable — ce qui justifiait le combat mené contre elle — de nombreux catholiques, jusqu'au Vatican, se jetèrent avec avidité et sans aucune réflexion critique sur l'ouvrage du « docteur Bataille » et sur les Mémoires de miss Vaughan.

Là encore, le parallèle s'établit immédiatement : dans notre société radicalement opposée au national-socialisme, il n'est guère étonnant

que toutes les rumeurs qui « objectivent les raisons de cette hostilité » soient reçues avec bienveillance. Voilà pourquoi le révisionniste part toujours avec un handicap certain. Quelle que soit la stratégie qu'il adopte, le libre chercheur évolue au milieu de gens que la « rumeur d'Auschwitz » séduit de prime abord pour des raisons idéologiques ; parce que le national-socialisme, c'est le Mal et que le Mal doit logiquement déboucher sur le crime, *on aime croire* qu'il s'est effectivement rendu responsable du plus monstrueux massacre de tous les temps...



◆ RÉPUGNANCE À S'INFORMER ET À VÉRIFIER

D'où cette répugnance à vérifier. Dans leurs travaux, les révisionnistes donnent tous les éléments qui permettraient aux lecteurs de constater le bien-fondé de leurs conclusions. Pourquoi ces derniers n'en profitent-ils pas ? J.-N. Kapferer explique :

La force de la rumeur est que souvent elle fournit une explication justifiant ce que l'on pressentait ou souhaitait confusément. Elle est une information consonante. Chercher à vérifier tiendrait du masochisme : le résultat de la démarche peut être en effet une information dissonante. L'empressement à croire exclut toute vérification [pp. 123-4].

Voilà par exemple pourquoi personne ou presque ne va voir si, effec-

tivement, quatre trous ont été percés dans les toits des morgues n° 1 des crématoires 2 et 3 de Birkenau. Cette vérification serait pourtant aisée. Mais l'absence de ces orifices réduirait à néant la thèse officielle (« *No holes, no Holocaust* »). Mieux vaut donc ne pas aller voir...

◆ CROIRE MÊME L'INCROYABLE

Certains me répondront que parfois, le mensonge est si manifeste qu'aucune vérification n'est utile pour le démasquer. Comment, par exemple, croire que des centaines de milliers de personnes auraient été brûlées dans des fosses où la circulation d'air était impossible ? Tous ceux qui ont allumé un barbecue savent que c'est impossible.

■ Les vers de terre chez Mc Donald

Nous abordons ici la question des rumeurs réputées incroyables et pourtant crues. Dans son ouvrage, J.-N. Kapferer en mentionne une : entre 1978 et 1982, aux USA la célèbre chaîne de restaurants McDonald's fut accusée de mélanger des vers de terre à la viande de ses hamburgers. Il écrit :

Cette rumeur est souvent prise comme l'exemple type de la rumeur incroyable mais crue. Selon nous, c'est une erreur : cette rumeur est tout à fait explicable. Elle exprime de façon métaphorique l'anxiété croissante d'une partie des Américains face à leurs habitudes alimentaires : l'Amérique mange n'importe quoi. Pour avertir la population des risques liés à ces habitudes, on a créé le concept imagé de *junk-food*, c'est-à-dire nourriture-ordure. Or le hamburger est un des symboles de la nourriture américaine désormais décriée. Il existe donc aux Etats-Unis un large segment de la population très concerné par le caractère foncièrement malsain du rituel alimentaire américain. L'hypothèse du ver de terre donne une forme concrète et palpable à la phobie de pourrissement intérieur par l'ingurgitation sys-

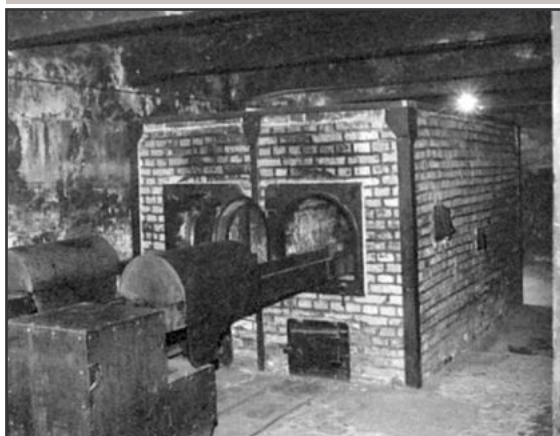
tématique de soft drinks et de hamburgers. Le ver symbolise d'une part le rebut, l'ordure et d'autre part la destruction intérieure qui suit son absorption.

Peut-on raisonnablement imaginer McDonald's ajoutant des vers de terre ? Certes, pas littéralement, mais symboliquement oui. La rumeur exprime le ressentiment d'une partie de l'opinion vis-à-vis d'une entreprise dont l'identité paraît fondée sur un produit reconnu désormais comme non équilibré, donc déséquilibrant. Chercher à vendre le plus possible de hamburgers aux Américains, c'est assumer son statut de fabricant de poison. La rumeur ne fait guère qu'exprimer de façon symbolique que tout hamburger est un poison et que McDonald's le sait, mais poursuit malgré tout son œuvre d'intoxication [pp. 102-103].

■ Parallèle avec l'« Holocauste »

Il en est de même avec l'« Holocauste ». Peut-être certaines personnes se rendent-elles compte que la morgue du Krema I d'Auschwitz, avec ses simples portes en bois (dont une est vitrée), n'a jamais pu servir de chambres à gaz homicide, que les rendements allégués des crématoires à Auschwitz sont extravagants, qu'il est impossible de brûler des corps dans des fosses empêchant la circulation d'air... Mais la « rumeur d'Auschwitz » avec ses gaz asphyxiants, ses fours consumant et

Les crématoires du camp d'Auschwitz I. La thèse officielle leur donne des rendements démentiels...



ses fosses bouillonnantes symbolise parfaitement le caractère criminel, voire démoniaque, du national-socialisme. Cette rumeur ne fait guère qu'exprimer, de façon symbolique, que tout hitlérien est un criminel et qu'il le sait. Or, de nos jours, l'immense majorité croit fermement que le national-socialisme a été le pire des régimes dans l'Histoire. Dès lors, on ne sera pas surpris que la croyance en l'« Holocauste » soit très largement partagée, même si elle peut paraître incroyable. Comme l'a écrit J.-N. Kapferer :

La caution qu'apporte la rumeur à nos intuitions, sentiments et opinions explique que des rumeurs peu plausibles se développent avec un certain succès. Les bénéfices psychologiques retirés de l'adhésion et de la participation à la rumeur justifient largement qu'on ne soit pas trop pointilleux sur sa plausibilité : le fait d'entendre une rumeur conforter un sentiment très enraciné rend moins critique [p. 102].

◆ LES DÉTAILS DE LA RUMEUR SONT SANS IMPORTANCE

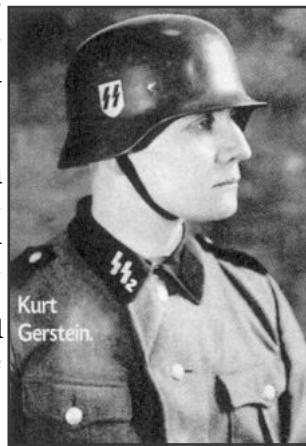
Plus loin l'auteur évoque le cas où une rumeur à caractère symbolique comporte des détails manifestement erronés ; il explique pourquoi cela n'influe en rien sur la croyance populaire :

plus une rumeur a un contenu symbolique, moins les détails qu'elle comporte comptent en eux-mêmes. Ils sont considérés pour ce qu'ils sont : des signifiants substituables. Si tel détail n'est pas réaliste, cela ne prouve pas que l'ensemble du récit soit fautif : il suffit de remplacer ce détail boiteux par un autre, plus réaliste mais signifiant la même chose.

Par exemple, la rumeur du serpent minute [caché dans un régime de bananes et] piquant un enfant dans [l'hypermarché Cora de Wittenheim (Mulhouse), en juillet 1982] s'effondre-

t-elle si l'on apprend que le serpent-minute ne tue pas en une minute mais veut simplement dire « petit serpent » en espagnol ? Manifestement non, l'interlocuteur croyant à la rumeur aura vite fait de répondre que si ce n'était pas ce serpent-là, c'était un autre serpent. De même, aux États-Unis, pendant la seconde guerre mondiale, il était fréquent d'accuser tel ou tel groupe social de se faire réformer et d'éviter ainsi de s'engager dans l'armée. Quand les statistiques prouvaient que ce n'était pas le cas, la réponse la plus fréquente était alors : « Oui, mais ils ont les postes les plus planqués ! ». Ainsi, les signifiants sont interchangeables, mais le signifié, lui, reste stable [...].

Qu'un ou deux détails paraissent anormaux ne gêne pas la rumeur. Dans beaucoup de rumeurs, le fond prime sur la forme. La personne qui colporte une rumeur ne cherche en général pas à coller au message qu'elle a entendu, mais à persuader son auditeur, quitte à corriger ou à améliorer ce message. Aussi elle sera tout à fait prête à concéder ici ou là qu'il s'est peut-être glissé des anomalies dans le récit. C'est parce que la rumeur est souple et malléable tout au long de sa construction qu'elle se sent si à l'aise devant les objections de détail [pp. 282-3].



Kurt Gerstein

■ Alain Decaux et les « confessions » de K. Gerstein

Ces réflexions s'appliquent parfaitement à la « rumeur d'Auschwitz ». Un exemple très révélateur est la manière dont Alain Decaux traite les ébourifantes « confessions » de Kurt Gerstein, un SS qui prétendait avoir assisté à un gazage homicide au camp de Bel-

zec. Il admet sans peine qu'elles sont émaillées « d'invéraisemblances et de contradictions flagrantes »* dont il cite quelques exemples :

* Voy. A. Decaux, *La guerre absolue. 1940-1945* (éd. Perrin, 1998), p. 150.

- Hitler et Himmler visitant Belzec le 15 août 1942. Ce jour-là, indique A. Decaux, « *Hitler se trouvait à Win-niza, sur le front de l'Est alors en pleine offensive* » (Id.) ;

- 25 millions de personnes exterminées à Belzec et Treblinka : « *L'absurdité de ce chiffre, écrit-il, dispense de toute discussion* » (Id.) ;

- 700 à 800 personnes entassées dans un espace de 25 m² : « *Il suffit que nous mesurons, dans notre propre habitation, une pièce de 5 m sur 5 m pour concevoir l'impossibilité d'un tel entassement* » (Ibid., p. 151).

- tas de chaussures (celles des gazés) haut de 30 à 40 mètres : cela « *correspond à celle d'un immeuble de dix à douze étages* », souligne-t-il. « *Comment accéder à une telle altitude pour y ajouter des chaussures ?* » (Id.).

Mais loin de s'offusquer et de rejeter le « témoin » Gerstein, A. Decaux prétend sauver « l'essentiel » de son récit, c'est-à-dire le (prétendu) gazage homicide. Il commence par écrire que :

les circonstances très particulières dans lesquelles se trouvait Gerstein au moment où il rédigeait ses textes [comprenez : ses « confessions »] permettent d'expliquer une partie de ses erreurs et de ses défaillances de mémoire [Ibid., p. 142].

Sur la prétendue présence d'Hitler et d'Himmler à Belzec le 15 août 1942, l'auteur formule l'hypothèse que cette « erreur » serait imputable non à K. Gerstein mais à son supérieur, Globocnik qui, devant K. Gerstein, en aurait « rajouté » — inventant une fausse visite du Führer — pour « *magnifier la mission qui lui avait été confiée* »*.

A propos des 25 millions de morts à Treblinka et Belzec et des tas de chaussures haut de plusieurs dizaines de mètres, A. Decaux, y voit le résultat d'une « *violence* » que K. Gerstein aurait éprouvée et d'un désir de « *démontrer l'ampleur de l'extermination* » :

Le style de ses récits est à la mesure de la violence de ce qu'il éprouve. [Gerstein] veut convaincre : quand il tente de démontrer l'ampleur de l'extermination, le chiffre de 25 millions vient naturellement sous sa plume — et il dépeint des entassements impossibles [Ibid., p. 153].

Il ajoute :

De quel droit affirmerions-nous qu'il n'a pas vu la montagne de chaussures qu'il dépeint ? Peut-être le tas qui est demeuré dans ses souvenirs était-il le résultat d'un grand nombre de gazages [...]. Le certain est que ces tas étaient monstrueux ? Mesure-t-on la monstrosité ? [Id.].

Fragment de la page 142 du livre d'Alain Decaux, *La guerre absolue*. L'historien tente d'expliquer toutes les impossibilités trouvées dans les « confession » de K. Gerstein.

Treblinka, 25 000. Le lecteur doit savoir que ces chiffres rapportés par Gerstein lui-même ont été longuement discutés. On trouvera plus loin l'essentiel de ces controverses. Il faut savoir aussi que les circonstances très particulières dans lesquelles se trouvait Gerstein au moment où il rédigeait ses textes permettent d'expliquer une partie de ses erreurs et de ses défaillances de mémoire.

* « On doit pourtant se souvenir que [K. Gerstein] se contente de rapporter une affirmation de Globocnik. Est-il exclu que, pour magnifier la mission qui lui avait été confiée, Globocnik en ait « rajouté » ? » (Ibid., p. 150).

a perçu cette incrédulité. Il a proposé de mettre par écrit ce qu'il avait vu. On y a consenti. Durant plusieurs jours, il a rédigé sans relâche. Le style de ses récits est à la mesure de la violence de ce qu'il éprouve. Il veut convaincre : quand il tente de démontrer l'ampleur de l'extermination, le chiffre de 25 millions vient naturellement sous sa plume — et il dépeint des entassements impossibles.

De quel droit affirmerions-nous qu'il n'a pas vu la montagne de chaussures qu'il dépeint ? Peut-être le tas qui est demeuré dans ses souvenirs était-il le résultat d'un grand nombre de gazages. Abraham Bomba — cité plus haut — a raconté comment, à son arrivée au camp, il a vu, sur la place centrale, « d'immenses tas de vêtements, de chaussures, etc. ». Richard Glazar, autre survivant : « J'ai découvert pour la première fois la place immense... On l'appelait — mais cela je l'ai appris plus tard — la "place de tri". Elle disparaît sous des montagnes d'objets de toutes sortes. Montagnes de chaussures, de vêtements, de dix mètres de haut. » Le certain est que ces tas étaient monstrueux. Mesure-t-on la monstruosité ?

Fragment de la page 153 du livre d'Alain Decaux, *La guerre absolue*. L'historien tente d'expliquer pourquoi K. Gerstein a parlé de tas de chaussures hauts de 40 mètres..

Finalement, A. Decaux parle de « la sincérité de Gerstein sur l'essentiel » (*Ibid.*, p. 154), c'est-à-dire sur le fait qu'il aurait vu un gazage homicide de juifs. Voilà donc un exemple flagrant où, dans un récit qui fonde une rumeur, la véracité des détails n'a strictement aucune importance ; on peut sans problème admettre qu'ils sont faux et qu'il faudrait les remplacer par d'autres, moins incroyables. Ici, le fond prime sur la forme. L'important — comprenez : ce qu'il faut retenir — c'est le signifié (l'« Holocauste ») ; les signifiants, quant à eux, sont interchangeables.

■ Cas de l'« Holocauste »

A. Decaux n'est pas le seul en cause. Tous les militants révisionnistes auront remarqué la capacité des interlocuteurs à papillonner, c'est-à-dire à passer d'un argument à l'autre comme un papillon passe d'une fleur à l'autre. Leur démontre-t-on que tel ou tel témoignage est manifestement

faux ? Ils répondent qu'il y a en « plein d'autres ». Leur démontre-t-on qu'aucun gazage homicide n'a été perpétré dans le Krema I d'Auschwitz ? Ils répondent que le massacre de masse a eu lieu à Birkenau. Leur démontre-t-on que c'est impossible ? Ils répondent qu'on a effectivement exagéré l'importance des chambres à gaz homicides et que si le génocide n'a pas eu lieu là, il a eu lieu ailleurs (à l'Est, par exemple), avec d'autres moyens (les fusillades à ciel ouvert). J.-N. Kapferer a donc

Les « détails » du mythe sont sans importance...



Si les nazis n'ont pas électrocuté à Treblinka, alors ils ont gazé à Auschwitz, ou ils ont fusillé en Ukraine, ou ils ont affamé à Lublin...

raison d'écrire que la souplesse et malléabilité d'une rumeur tout au long de sa construction lui permettent de se sentir très « *à l'aise devant les objections de détail* ». D'où l'inefficacité si souvent remarquée du discours révisionniste attaché à établir la matérialité des faits.

◆ CROIRE LA RUMEUR POUR SE JUSTIFIER

■ L'exemple de la margarine

L'auteur explique également que l'empressement à croire et à colporter certaines rumeurs sert à persister dans certains refus qui, au fond de nous-même, nous paraissent difficilement justifiables. En guise d'exemple, il mentionne les bruits négatifs qui, en France, ont déprécié la margarine :

la margarine est restée pendant longtemps au purgatoire de la consommation. Elle s'opposait de front au symbole même du patrimoine culturel et de la « naturalité » sans tâche : le beurre. Pourtant, il ne manquait pas d'arguments en sa faveur : elle était censée posséder les mêmes vertus culinaires que le beurre, et du surcroît coûter moitié moins cher. Cette situation était source de conflit pour la ménagère. Comment concilier les deux pensées dissonantes : je suis une bonne ménagère et je n'achète pas un produit équivalent deux fois

moins cher ? La marque Astra avait d'ailleurs axé une de ses campagnes publicitaires sur l'exacerbation de cette dissonance cognitive : « Vous voilà débarrassée d'un préjugé qui vous coûte cher. »

Pour supprimer cette inconfortable situation, les ménagères s'emparaient des moindres rumeurs négatives circulant sur la margarine : on y trouverait les pires ingrédients, elle serait fabriquée à partir de déchets de suif et d'os collectés dans les boucheries, les usines seraient des plus insalubres, etc. En croyant ces rumeurs et en les faisant circuler, les ménagères rétablissaient une situation plus confortable : elles fournissaient des faits qui justifiaient l'obligation culturelle liée au beurre [p. 101].

■ Cas de l' « Holocauste »

Une nouvelle fois, le parallèle est évident : face à la mondialisation sans frein, à la précarité de l'emploi, à l'immigration sauvage, aux risques climatiques, à la désagrégation des familles, au suicide des jeunes... un certain nombre de citoyens pressentent que seul le retour à une société d'ordre (comprenez : une société privilégie le Bien commun aux dépens des libertés individuelles) pourrait apporter une solution. Mais incapables de remettre en cause leurs « acquis sociaux », ils refusent de soutenir ceux qui prônent activement cette voie. D'où le conflit inévitable.

Pendant des années, des ménagères qui voulaient continuer à acheter du beurre alors que la margarine, bien moins chère, s'offrait à elles, ont accepté de croire toutes les rumeurs négatives concernant ce produit...





Comment concilier les deux pensées dissonantes : je suis un bon citoyen et je n'œuvre pas pour résoudre la crise qui frappe la société ? La solution consiste à s'emparer et à colporter la « rumeur d'Auschwitz ». Car en agissant ainsi, on se convainc que, malgré tous ses travers, le libéralisme vaut mieux qu'un retour à une société d'ordre (« on sait où ça a mené »). Ainsi justifie-t-on l'obligation de voter démocrate...

On comprend dès lors pourquoi de nombreuses personnes rejettent d'emblée le discours révisionniste. Il ne s'agit ni d'ignorance ni d'affectivité, mais de simple confort intellectuel. A ce sujet, il me paraît utile de citer J.- N. Kapferer lorsqu'il évoque une expérience de rumeur concernant le café :

Dans une entreprise, deux employés furent choisis pour raconter, autour de la machine à café, qu'ils avaient appris que le café était « nocif pour le système nerveux et comportait des risques cancérigènes ». Théoriquement, la rumeur aurait dû concerner les personnes les plus exposées au soi-disant risque : les gros consommateurs. L'inverse se produisit : moins les gens consommaient de café, plus ils croyaient la rumeur possible. Les gros consommateurs ne pouvaient l'accepter : outre qu'il n'y avait guère de lien logique entre l'absorption de café et le cancer, cette rumeur fut refusée car elle aurait créé une situation de dissonance cognitive inconfortable et inacceptable [p. 107].

Cette remarque est très importante, car la plupart des révisionnistes voient la situation ainsi : d'un côté, la « rumeur d'Auschwitz » et de l'autre, la vérité historique défendue par les libres chercheurs. Pour le public, cependant, c'est exactement l'inverse : à côté de la thèse officielle largement diffusée circule une rumeur selon laquelle « ça » n'aurait pas existé. Pour le grand public, la « rumeur d'Auschwitz », ce sont les thèses révisionnistes. Dès lors, tout comme la rumeur sur le café, elle est d'emblée rejetée par ceux qui, s'il venaient à y croire, vivraient « une situation de dissonance cognitive inconfortable et inacceptable ». Elle est donc paradoxalement rejetée par les nationalistes honteux, c'est-à-dire tous les partisans de l'ordre sans le fascisme (je pense en particulier à Marine Le Pen).

◆ NÉCESSITÉ D'UN ENNEMI COMMUN

Ajoutons à cela que dans une société sans réel projet (puisque le libéralisme se contente de satisfaire au mieux les petits appétits égoïstes grandissant les uns contre les autres), la cohésion sociale ne peut se faire que négativement contre un ennemi commun. Or, rien de tel qu'une rumeur pour créer cet ennemi. J.- N. Kapferer écrit :

La rumeur est un acte collectif. L'unanimité se fait plus facilement contre quelque chose que pour quelque



5 mai 2002, quand la France se rassemblait contre la menace du fascisme mortel car « on sait ça a mené »...

chose. Lorsqu'ils sentent l'unanimité s'étier, les régimes politiques n'hésitent pas à créer de toutes pièces une nouvelle croisade. La fustigation de l'étranger est une des recettes éprouvées de l'union nationale retrouvée.

La négativité de la rumeur fournit un même bénéfice. En accusant l'étranger dans la ville, on crée une solidarité contre celui-ci. Le groupe prend conscience de sa propre existence et de sa force au fur et à mesure que la rumeur prend de l'ampleur. La rumeur négative est un puissant levier pour reconstituer une cohésion sociale menacée [p. 154].

Aujourd'hui, en Europe, l'étranger, c'est le « facho ». Dès lors, bien plus qu'un levier (dont l'utilisation est temporaire), la « rumeur d'Auschwitz » est un étai qui soutient en permanence une cohésion sociale fondée non sur des valeurs positives supérieures, mais sur l'antifascisme... On comprend donc pourquoi, un peu partout en Europe, des lois ont été votées afin de sauvegarder le mythe.

UNE CONCLUSION PESSIMISTE

L'analyse que nous avons menée confirme une nouvelle fois que le « problème des chambres à gaz » se place bien plus sur le terrain affectif et idéologique que sur le terrain de la pure science historique. Dans son ouvrage, J.-N. Kapferer souligne :

Un des paradoxes des campagnes de persuasion est qu'elles semblent toucher davantage les déjà convaincus que ceux que l'on cherchait à convaincre. En effet, à moins d'être certains de nos opinions, nous évitons de prendre le risque d'entendre des informations remettant en cause nos façons de penser, quand elles concernent des sujets à forte valeur émotionnelle. Ce phénomène d'exposition sélective explique la fuite devant les messages que l'on sait opposés à ce que le croit, lorsqu'il s'agit de sujet à forte implication affective [p. 274].

Voilà pourquoi depuis plus de vingt ans, le discours rationnel développé par les révisionnistes se révèle inadapté et reste confiné dans un petit cercle de convaincus. Séduite, pour de multiples raisons, par la « rumeur d'Auschwitz », la grande masse ne veut pas écouter les libres chercheurs.

Malgré tous leurs efforts, les révisionnistes ne pourront rien y changer. En particulier, il est naïf de croire que si, demain, la loi Gaysot (pour la France) était abrogée et que des campagnes nationales pouvaient être organisées, l'opinion du peuple changerait. Certes, si l'on veut qu'une campagne de persuasion touche un large public, il faut agir par voie d'espaces publicitaires dans la presse écrite, de spots télévisuels ou de placards dans les rues. J.-N. Kapferer cite un tel exemple :

pour couper court à la rumeur de l'enfant mort piqué par un « serpent minute » dans un régime de bananes, le directeur du supermarché visé acheta le 30 juillet 1982 un pavé publicitaire de plus d'une demi-page dans le quotidien local l'*Alsace*. Il y démentait formellement la rumeur et offrait une prime aux personnes qui fourniraient des renseignements [pp. 273-4].

Cependant, ne nous leurrions pas : le message passa parce que, le supermarché étant un lieu habituel pour faire les courses, la grande majorité des gens se sentaient eux aussi menacés. Par conséquent, au fond d'eux-mêmes, ils *ne voulaient pas croire* en cette histoire et furent finalement bien aises de lire le démenti (ouf ! je ne risque rien, et mes enfants non plus...). Gardons-nous donc de tout fol espoir : même si elle était possible à organiser, une campagne révisionniste par voie de grandes affiches et de pavés publicitaires ne fonctionnerait certainement pas, parce que les gens *veulent croire* en l'« Holocauste »...

La « rumeur d'Auschwitz » pourrait être combattue s'il était possible d'en changer la signification. Dans son ouvrage, J.-N. Kapferer explique cette stratégie à l'aide d'un exemple très connu : la « rumeur d'Orléans », selon laquelle, dans des magasins de prêt-à-porter, de jeunes clientes sont kidnappées pour être ensuite revendues à des réseaux de traite des blanches. Soit dit en passant, cette rumeur n'est pas apparue à Orléans ; elle avait déjà sévi fin 1966 à Rouen (où la gérante du magasin visé avait finalement fermé boutique et quitté la ville) et en 1968 au Mans (pp. 7 et 132). Mais c'est à Orléans, en mai 1969, qu'elle eut le plus grand retentissement : plusieurs magasins de prêt-à-porter furent montrés du doigt, tous tenus par des juifs. C'est précisément cette particularité qui permit une contre-attaque efficace. J.-N. Kapferer écrit :

La riposte a consisté à exploiter publiquement la facette antisémite de la rumeur, à lui conférer une identité inacceptable. La rumeur d'Orléans a été positionnée comme un véritable complot antisémite, une cabale organisée, la manifestation visible d'une opération de calomnie, le retour des démons que la France avait refoulés en 1945. Une telle rumeur ne saurait être due à l'imagination d'une vierge en collège mais à l'action souterraine de quelque groupe antisémite resurgissant : aussi fallait-il déposer plante contre X, ce que fit [le 30 mai 1969] M. Licht [propriétaire de la boutique Dorphé], le premier commerçant incriminé et de nombreuses associations de lutte contre le racisme [pp. 287-8].

Il en résulta un inversement dans « la relation entre le peuple et les personnes visées » :

A l'origine, la rumeur campait un peuple victime, auquel on enlevait ses fruits les plus chers. La nouvelle identité, le peuple est rejeté en tant que relais innocent et manipulé d'une résurgence néo-nazie [...]. Cette nouvelle identité, clamée avec virulence par les associations, fédérations, syndicats et authentifiée par les médias, permettait aussi de faire taire la rumeur, non parce que les gens n'y croyait plus, mais parce qu'il devenait malséant d'en parler [p. 288].

En effet :

dévoiler aux autres le trafic de traite des blanches organisé au sein même de la ville mère renvo[yait] de l'annonceur un reflet extrêmement valorisant [...]. La nouvelle identité fondée sur le complot [antisémite] transform[ait] ces bénéfices en inconvénients. On ne saurait se présenter ouvertement, en public, comme antisémite, sans risquer la désapprobation sociale. Peu importe si des Orléanais croyaient encore la rumeur, l'acte même d'en parler devenait socialement réprimé [p. 288].

C'est ainsi qu'en trois mois, la rumeur se tut complètement.

Ce genre de riposte n'est, hélas, à la portée des révisionnistes : car dans le contexte actuel, prétendre que la « rumeur d'Auschwitz » serait un complot antinazi ourdi par des adversaires du national-socialisme (juifs ou autres) ne la rendrait pas inacceptable, bien au contraire.

Naturellement, tout pourrait changer si, d'une manière ou d'un autre, le contexte venait à évoluer. Dans son ouvrage, J.-N. Kapfener écrit :

Témoignage d'un certain contexte, si ce dernier évolue, la rumeur perd toute raison d'être et cesse aussitôt [p. 127].

L'auteur prend comme exemple l'affaire des fûts cachés de Seveso en 1982 :

Lorsque l'on apprit que les fûts contenant le fameux gaz toxique de l'usine Hoffman-Laroche à Seveso étaient cachés quelque part en France, cela fit naître une vague de mini-rumeurs locales : le moindre hangar suspect laissait croire le pire aux paisibles villages avoisinant. Puis, lorsque ces fûts furent retrouvés, le contenu des rumeurs changea : l'opinion libérée cherchait un bouc émissaire. La rumeur suspecta donc le ministre de l'Environnement d'avoir été prévenu depuis longtemps par son collègue allemand. Une chose est sûre, lorsque les fûts quittèrent le territoire national, exportant ailleurs la menace imaginée, les rumeurs cessèrent tout net [pp. 127-8].

Sachant en effet que la « rumeur d'Auschwitz » perdure avant tout pour des raisons affectives et idéologiques, un changement de contexte social, modifiant ou détruisant le « politiquement correct », pourrait tout faire basculer.

Cette conclusion, j'en suis consciente, en décevra plus d'un. « Dans ce cas, me dira-t-on, à quoi bon continuer ? Mieux vaut attendre... » Ma réponse sera celle de l'équipe du VHO : tout d'abord, la Vérité a eu valeur intrinsèque qui vaut qu'on se batte pour elle, même si c'est sans espoir à vue humaine. Ensuite, un changement radical de contexte ne pourra venir que d'une crise brusque ; si, ce jour-là, on veut pouvoir orienter les événements dans le bon sens, il faut maintenir la flamme pour rester présents sur le terrain. Or, pour rester présents sur le terrain, il faut compenser les désertions et la disparition des vieux militants en attirant des plus jeunes. D'où l'utilité d'une propagande tournée vers l'extérieur, même si l'on doit prendre des coups. Cette propagande doit naturellement utiliser les arguments rationnels développés depuis près de trente ans par le professeur Faurisson. Mais pas seulement. En effet, le contexte actuel a rendu le révisionnisme très dangereux. Etre révisionniste, c'est un peu comme tenir une grenade dégoupillée. Si c'est seulement pour le plaisir de la contempler, personne n'osera prendre le risque de la tenir. Mais si l'on fait comprendre que cette grenade est une arme qui pourra servir au bon moment dans le cadre d'un combat supérieur, alors certains accepteront le risque. En englobant le révisionnisme dans un combat politique plus large, on lui donne tout son sens et on œuvre pour qu'il perdure malgré les risques. Telles sont les deux principales raisons pour lesquelles le combat global, frontal et sans concession me paraît être le seul qui pourra sauver le révisionnisme historique.

Marie Pererou

SUR L'AUTEUR



Certains lecteurs ayant demandé des précisions sur cette Marie Pererou qui écrit dans *Sans Concession*, je réponds.

Marie Pererou n'est pas mon vrai nom. C'est le nom d'une de mes aïeules. Je suis titulaire d'un diplôme universitaire en Histoire, ma spécialité étant l'histoire des civilisations. Élevée dans un milieu neutre, j'ai découvert le révisionnisme et les révisionnistes un peu par hasard. Surprise par la façon dont ils étaient traités, je me suis intéressée à leurs arguments. J'ai rapidement compris pourquoi les historiens officiels refusaient de débattre avec eux.

Grâce au VHO, j'ai en outre compris les enjeux colossaux de la lutte pour la vérité sur l'histoire de la seconde guerre mondiale. Voulant y participer, j'ai écrit au VHO en proposant certains articles. Ils ont été acceptés et c'est ainsi que notre collaboration a commencé.

L'INTÉGRALITÉ DU DISCOURS DE LÉO TAXIL À LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE LE 19 AVRIL 1897...

...dans lequel le mystificateur a expliqué comment il s'était joué des catholiques en fabriquant les mémoires d'une ex-palladiste est consultable à l'adresse suivante :

**[http://
koloborder.superforum.fr/
Discussions-autour-du-Kolob-
Order-c1/Histoire-de-la-Franc-
Maconnerie-f2/Les-avocux-de-Leo-
Taxil-25-Avril-1897-t108.htm](http://koloborder.superforum.fr/Discussions-autour-du-Kolob-Order-c1/Histoire-de-la-Franc-Maconnerie-f2/Les-avocux-de-Leo-Taxil-25-Avril-1897-t108.htm)**

Nous vous indiquons cette adresse car nous constatons, navrés, que dans certains milieux, cette littérature qui, dans un autre genre, ressemble fort à l'antnazisme de sex-shop, est encore proposée (voyez ci-contre).

De même, des tracts délirants dont la source d'inspiration se trouve dans les fantaisies de L. taxil circulent encore, comme en témoignage celui qui est reproduit page suivante.

Ouvrages conseillés pour mieux comprendre l'actualité internationale

<p>"Mémoires d'une ex-palladiste" (D. Vaughan) 233 p. 120 FF ou 18,30 euros</p>	<p>"La situation géopolitique actuelle au Proche-Orient : vers la réalisation d'une prophétie sioniste de 1898" (Revue Internationale des Sociétés Secrètes 1912-1939) -229 p. 134 FF ou 20,45 euros</p>	<p>"Maitreya : le nouveau Messie ?" (J. Delacroix) 245 p. 125 FF ou 19,10 euros</p>
<p>"Des Plons sur l'Echiquier" (W.G. Carr) 312 p. 155 FF ou 23,65 euros</p>		
<p>Pour toute commande, ajouter un Port de 25 FF</p>		

Depuis la révolution de 1789, l'Etat français est devenu la république française qui appartient à la Franc-maçonnerie. Tous les présidents de la république doivent être francs-maçons ou assimilés et obéir à cette franc-maçonnerie.

La république dans l'esprit de sa fondation et la logique ne doit admettre ni armées, ni famille, ni classes, ni épargne, ni propriété, ni ordre, ni patrie, rien enfin qui soit national ou social.

De ce fait la Franc-maçonnerie veut imposer une république universelle gouvernée par l'antéchrist. Pour cela, elle doit détruire de fond en comble le christianisme. Son but est d'inverser les lois naturelles par l'avortement, l'euthanasie, l'union libre, le mariage des homosexuels, et l'adoption des enfants par ces derniers; de pourrir la société par la drogue et la pornographie. On passe de la fornication à l'inceste avec sodomie, de la bestialité à la coprophagie. Les plaisirs publics sont devenus des écoles de lubricité.

La franc-maçonnerie est-elle cette société philanthropique comme on veut nous le faire croire?

Voici quelques grades importants réservés aux seuls initiés jugés aptes à la cause maçonnique:

18ème grade : Rose-Croix : l'initié devient pontife du génie du feu et lui sacrifie un agneau crucifié, à l'effigie du fils de Dieu.

30ème grade : chevalier Kadosch : l'initié est sanctifié et déclaré kadosch; il brûle de l'encens à Lucifer, est admis au rang des grands sanctificateurs de l'Ange de lumière et commet **un MEURTRE** en son honneur.

31ème grade : l'initié monte l'échelle mystique et conclut avec Satan un pacte qu'il confirme par une goutte de son sang.

Dans les hautes loges de la franc-maçonnerie supérieure, l'initié est obligé, sous peine de mort, de transpercer une **HOSTIE CONSACREE**.

Ne pas oublier que Lénine et Hitler étaient francs-maçons. Le 1er juin 1940, Hitler s'installe dans son bunker de Bruly-de-Pesche, près de Bouillon en Belgique. Qu'a-t-il fait inscrire sur la porte de ce bunker? « Wotan est le dieu sauvage de la possession, le maître divin des Mannerbünde extatique, le dieu imprévisible de la guerre et de la tempête, des ruines et des morts, de la colère et de la sorcellerie, des masques et des **SACRIFICES HUMAINS**. Soldats! Nous sommes Wotan! »

Grands électeurs, vous êtes devenus des grands Initiés en connaissant dorénavant le secret de la franc-maçonnerie. Votre parrainage pour des candidats à la présidentielle ne sera que le reflet de votre conscience!